

ABONNEMENTS:

Par année..... 50 cts.
ix mois..... 30 cts.

PAYABLES D'AVANCE

Pour pouvoir discontinuer, il faut payer les arrérages et avertir au moins quinze jours avant l'expiration de l'année, ou bien refuser le journal.

LA JUSTICE

EDITION HEBDOMADAIRE

JOURNAL DE NOUVELLES

ANNONCES:

Première insertion..... 15 cts.
Autres insertions..... 8 cts.
Naissances, mariages ou décès..... 25 cts.

Les annonces suivantes seront insérées pour un centin le mot :
Demandes d'emploi, demandes de domestiques ou employés. Annonces pour chambre ou pension.

Adressez toutes lettres pour ce journal: LA JUSTICE, Québec.

L. J. DEMERS & FRERE, Editeurs-Propriétaires

BUREAUX: 39, rue de la Fabrique, Québec

QUEBEC

SAMEDI 6 AVRIL 1895

Le libraire Desjardins

Baptisé à St-Roch

FOULE ENORME AUX ABORDS DE LA CHAPELLE

Toute la police sur pied

La scène à l'intérieur

(De l'Événement de mercredi.)

Les jeunes gens de St-Roch se sont amusés à loisir, hier soir. La nouvelle que le libraire Desjardins et sa sœur embrasseraient la religion baptiste avait attiré une foule énorme aux abords de la chapelle de la secte baptiste, No. 21, rue Ste Marguerite.

La cérémonie devait avoir lieu à 7 h 45 et dès 6 h 30, les curieux ont commencé à affluer. En moins d'un quart d'heure, les rues St-Roch, St-Valier, St-Joseph, Desfossés, Ste-Marguerite, St-Dominique et les ruelles des alentours étaient presque bloquées par des centaines et des centaines de personnes des deux sexes.

Le chef de police Vohl et le sous-chef Walsh, afin de prévenir les désordres avaient appelé le piquet de la police et toute la force était sur pied. Les chefs installèrent 42 hommes dans le bureau au palais, que le contre-maître, M. A. Verreault, avait gracieusement mis à leur disposition. De cet endroit les agents de la sûreté pouvaient aisément surveiller ce qui se passerait. Outre cela un certain nombre d'hommes se promenaient dans ces rues, dispersant les rassemblements et protégeant l'entrée de la chapelle.

Disons dès à présent que pendant tout le service religieux aucun acte hostile n'a été tenté par la foule, qui s'est contentée de s'amuser le plus innocemment du monde.

La salle s'est emplie et à 7 h. 45 on a commencé.

LE SERVICE

Le révérend M. Burwash, pasteur, fit le prône, donnant le programme de la soirée qui consistait à chanter des versets d'hymnes, en une conférence sur "les jésuites, leur origine et leur histoire", par M. Graham, de Montréal, un sermon par M. Fulton, de Boston, et enfin le baptême de Desjardins et de sa sœur. Les deux catéchumènes occupaient un siège d'honneur en bas de l'estrade et, comme détail, disons qu'ils ont chanté avec entrain les versets demandés par M. Burwash.

Il est assez étrange de dire que le service a été presque tout fait en anglais, bien que la grande majorité des assistants—presque tous des curieux—fut française.

L'église est une ancienne maison d'école réparée et préparée ad hoc. C'est une pièce d'environ 50 pieds carrés, munie de chaises et d'une estrade. Le système d'éclairage est l'électricité. Neuf lumières incandescentes éclairaient la salle qui est bien disposée. Sur l'estrade est un lutrin sous forme de table qui sert aux prédicateurs.

Derrière l'estrade, est le bain d'une dizaine de pieds de longueur sur quatre ou cinq de large. Dans le bain est contenue l'eau de l'aqueduc qui sert à purifier les nouveaux convertis.

En entrant dans la salle, les visiteurs étaient reçus par deux placiers qui leur indiquaient les sièges qu'ils devaient occuper.

Après le chant des hymnes de circonstance,

LE REVEREND GRAHAM

pasteur de Montréal, prit la parole et fit la soi-disant histoire de l'ordre des Jésuites. Nous n'avons pas l'intention de donner des détails sur cette conférence qui n'a été qu'un tissu de calomnies à

l'adresse de la société des Jésuites et qui a fait regretter à maints catholiques leur curiosité. M. Graham n'est pas même éloquent et il ne paraît pas être bien habile à manier sa propre langue. Au reste le boniment qu'il a lu n'est pas nouveau et n'a produit sur l'assistance qu'un sentiment d'indignation.

Son langage est celui d'un fanatique. Mais, comme à Montréal, il a fait l'aveu que la société de Jésus a été la digne la plus puissante contre le protestantisme depuis sa fondation. C'est le plus bel éloge qu'il put faire à l'adresse d'hommes dont la vie—à l'instar du fondateur de la société—est toute de dévouement pour la foi chrétienne, les missions et l'enseignement.

LE REVEREND M. FULTON

pasteur de Boston qui lui a succédé a été plus convenable. C'est un vieillard modéré qui n'a pas donné dans les excès du préopinant. Il s'est contenté de faire son autobiographie.

M. Burwash, avant la prédication, avait prévenu ceux qui désiraient sortir de se hâter, attendu qu'on ne permettrait à personne d'entrer ou de sortir pendant les discours.

LE BAPTÊME

M. Burwash annonça alors que la cérémonie du baptême allait avoir lieu immédiatement et pria les assistants de garder leurs sièges.

Le fond de la scène s'ouvrit et on vit apparaître les deux néophytes revêtus en costumes de circonstance avec de grandes robes noires. Ils entrèrent dans le bain, mademoiselle Desjardins la première. Le révérend M. Fulton entra lui aussi dans le bain, tenant la jeune fille par la main.

M. Burwash fit à la neophyte les questions d'usage.

Dès que la jeune fille eut fait sa profession de foi, elle fut plongée dans le bain. Lorsqu'on l'en retira, elle était—près de s'évanouir, si on en juge par la pâleur de sa figure.

Son frère succéda et reçut l'ablation dans l'eau Beemer. Sa longue chevelure noire était lissée sur son dos. C'était le moment le plus intéressant et mutile de dire qu'il a été suivi avec curiosité par l'assistance. Tout le monde était debout sur les chaises.

Naturellement, il s'est passé une foule d'incidents, bien qu'il n'y ait eu aucun désordre. Citons-en un: M. Côté, pasteur baptiste prêchait au meilleur de sa connaissance, tonnant contre le baptême des cloches, etc. Un des assistants qui s'ennuyait manifesta ses sentiments en baillant franchement.

—Mes amis, déclama M. Côté, nous ne sommes pas ici pour se pamer. Nous sommes ici pour faire des affaires et des affaires sérieuses qui intéressent le salut de notre âme. (Sourires.)

APRÈS LA CÉRÉMONIE

Lorsque Desjardins sortit il fut hué par la foule. Il partit en compagnie des ministres et protégé par une dizaine d'hommes de police pour se rendre chez le révérend M. Burwash. Cinq ou six cents gamins l'ont accompagné jusqu'à la rue d'Aiguillon en chantant, en lui criant toutes sortes de choses. Aucun projectile ne lui a été lancé. Les gamins se sont amusés on ne peut mieux.

Un accident

Sur le pont de glace entre l'île et Québec

Ste-Pétronille, I. O., 3—Hier soir, un cultivateur de cette paroisse, Célestin Rousseau, l'a échappé belle. Il passait sur le pont de glace avec sa voiture, lorsque soudain, la glace a cédé sous l'équipage. Bien que l'accident ait eu lieu près du rivage, Rousseau n'a pu avoir d'aide. Il s'est échappé difficilement, mais son cheval s'est noyé.

Un vagabond

Nous attirons l'attention de la police sur le fait qu'un vagabond parcourt actuellement les rues, entrant dans les maisons et effrayant les femmes. C'est un malheureux idiot bien connu qui est allé souvent en prison. Il nous semble que ce serait rendre service à la société et au malheureux lui-même que de l'incarcérer dans une maison de santé. Hier encore les gamins le poursuivaient dans la rue. C'est là une cause de désordres qu'on devrait s'empresse de faire disparaître.

LA REVOLTE A CUBA

L'excitation augmente toujours

La maladie et la mort déciment les troupes espagnoles

Havane, 3.—Les rues de Havane, les champs et les montagnes de Cuba sont couverts de soldats et de révolutionnaires.

L'excitation dans toute l'île est plus intense que jamais depuis que les révolutionnaires ont tiré le premier coup de feu le 21 février dernier. Les forces des insurgés augmentent aussi rapidement que celles des loyaux et des troupes débarquent de presque tous les vaisseaux qui arrivent d'Espagne.

Près du tiers des soldats envoyés d'Espagne sont malades et plusieurs sont morts. La maladie est le résultat de la nourriture qu'ils ont eue. On rapporte que toute une compagnie de réguliers a déserté l'armée et est allée se joindre aux insurgés près de Puerto Principe.

On a enregistré, hier, en cette ville, 66 nouveaux cas de fièvre jaune, dont la plupart sont des soldats espagnols. Tous les américains s'empressent de quitter la ville pour fuir l'épidémie.

New-York, 3—On mande de Santiago de Cuba qu'une convention des sous-chefs révolutionnaires et des délégués représentants les sections dans lesquelles Holguin, Manzanillo Gayawa, Jiguona, Guantamo et Borrara, sont situées, s'est réunie le 28 mars près de Awoyo Blanco. Le général Bartolomé Masso a été choisi comme commandant en chef provisoire des forces révolutionnaires de Cuba, dans la province de Santiago, en attendant l'arrivée du général Gomez.

Le général Masso a lancé une proclamation dans laquelle il répudie tous les actes de brigandages et dit qu'ils sont étrangers au programme des révolutionnaires. Il garantit que les troupes révolutionnaires protégeront les personnes et les propriétés des non combattants et des résidents anglais de l'île, et qu'elles respectent les femmes et les enfants de leurs ennemis.

Le général Masso et ses lieutenants ont organisé dans cette province une armée de 5,000 hommes. Environ un cinquième de cette troupe forme la cavalerie, mais ils manquent d'armes et de munitions de guerre.

Des dépêches de Port au Prince, Hayti, indiquent que le président Hippolyte appuie activement les révolutionnaires de Cuba. Son agent est à négocier l'achat d'un vaisseau actuellement à l'usage par le gouvernement d'Hayti comme transport, et qui file huit nœuds à l'heure.

La guerre en Chine

Les négociations de la paix

Londres, 3.—Une dépêche de Shimonoski au Central News, dit que Li Hong Chang se rétablit rapidement de sa blessure, et que les négociations de la paix font des progrès.

Une dépêche de Shanghai au Central News dit qu'aucun combat n'a eu lieu à Formose, tel qu'on l'a dit. On croit que c'est l'intention de la Chine de céder ces îles comme partie du programme de la paix.

Echos d'Europe

Londres, 3.—Il y a eu séance du cabinet aujourd'hui, à 11 heures, sous la présidence de Lord Rosebery. Le premier ministre paraît beaucoup mieux qu'il était à la dernière séance du conseil.

Paris, 3.—On a annoncé au sénat que M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, va répondre aujourd'hui aux déclarations faites il y a quelques jours par sir Edward Grey, à la chambre des communes en Angleterre.

—Le Rappel publie une dépêche de St Louis, Sénégal, datée du 2 avril, qui dit que le chef africain Samory s'est emparé des principales positions de Kong et que le colonel français Monteil est dans une position critique.

Rotterdam, 3.—L'avocat de la North German Lloyd Steamship Co a repris son plaidoyer devant la commission d'enquête. La question des dommages que la compagnie a éprouvés par suite de la collision du *Crathie* avec l'*Albe*, a été accordée.

LES FEMMES

ET LES ELECTIONS AUX ETATS-UNIS

Elles s'empressent de voter

New-York, 3.—Les femmes ont voté en masse aux élections qui viennent d'avoir lieu au Connecticut et dans l'Ohio. Politiciens républicains aussi bien que démocrates semblaient bouleversés, car il était évident, dès le matin, que le vote des femmes, un élément relativement nouveau dans la politique de ces Etats, allait avoir une influence énorme sur le résultat des élections.

A Bridgeport (Connecticut), la lutte a été des plus vives au sujet de l'élection des commissaires de l'instruction publique. Il y avait trois listes: celle des démocrates, celle des républicains et celle de l'American Protestant Association. Les femmes ont pris une part des plus actives à la lutte et elles ont eu à cœur de prouver qu'elles tenaient plus à faire usage de leur droit de suffrage qu'à profiter de leur qualité d'électeurs pour exhiber leurs toilettes de printemps. A une heure après midi, plus de deux mille femmes avaient voté, et l'on en cite qui se sont trouvées les premières à se présenter aux urnes. Tout s'est passé tranquillement d'ailleurs, mais on a constaté que les cabanes en planches dans lesquelles les électeurs doivent préparer leurs bulletins étaient fort peu commodes pour les femmes.

Des élections municipales ont eu lieu dans toutes les villes principales de l'Ohio, à l'exception de Cincinnati, et pour la première fois les femmes y ont été admises à voter, mais seulement pour les commissaires de l'instruction publique. Partout, à la seule exception de Columbus, un grand nombre de femmes ont tenu à user de leur droit de suffrage. A Cleveland, près de six mille femmes ont voté. Mais à Columbus, bien que deux femmes eussent posé leur candidature pour le poste de membres de la commission de l'instruction publique, c'est à peine si trois mille femmes ont voté, tandis que le nombre des hommes qui ont pris part au vote s'élève à près de 23,000.

Eglise nouveau genre

MM. Tanguay et Vallée, architectes de Québec, ont été chargés de faire les plans de l'église de l'Immaculée Conception à Montréal. Cette église sera unique au Canada.

L'intérieur sera absolument sans colonnes, la voûte étant soutenue par une structure en fer dissimulée dans la menuiserie. Ce sera la seule église de cette dimension dans le genre, la largeur de l'édifice étant de 89 pieds. Le coût est estimé à \$100,000.

Cette église, située sur la rue Rachel, est dirigée par les Jésuites; seul le sous-bassement existe aujourd'hui.

Morte sur la rue

Une jeune fille de St. Sauveur nommée Emma Tardif, et demeurant avec sa mère, rue Parent, s'en allait à l'ouvrage ce matin, lorsqu'elle s'effaissa sur la rue St. Valier. On la releva et on la transporta dans une maison voisine où l'on constata qu'elle était morte. Il y aura enquête du coroner.

La "Quebec steamship Co."

Cette compagnie a fait hier l'élection de ses officiers comme suit : MM. Jno C. Thompson, D. C. Thompson, Geo. T. Davie, Arth. F. Hunt, honorables E. J. Price et P. Garneau, et W. Simons de Québec, et MM. E. H. Botterell W. J. Withall de Montréal. Tous ces messieurs ont été réélus.

Un bon poisson d'avril

On signale une foule de personnes qui ont "couru le poisson d'avril" cette année. Mais la meilleure farce est celle racontée par les journaux de Montréal : Un marchand de cigares de la rue St-Jacques a reçu une lettre lui annonçant la mort d'un oncle en Allemagne, qui lui laissait une fortune de 20,000 louis. Après avoir acheté quelques bouteilles de champagne pour régaler ses amis, il examina attentivement la lettre et reconnut qu'elle avait été mise à la poste à Montréal. Il se souvint alors d'avoir parlé à des amis de son oncle et de l'héritage qu'il en attendait, puis constata que le 1er avril, le jour du poisson, était

arrivé. Et il passa le reste de la journée à déplorer les folles dépenses qu'il avait faites pour se procurer du champagne.

C'est entendu

Un rhume ne doit jamais être négligé, car il irrite les bronches, il porte à la faiblesse et souvent il conduit à la consommation. Nous vous conseillons le Vin à la Créosote de Hêtre pure, qui aujourd'hui est reconnu par l'autorité médicale comme un remède prompt et certain pour guérir toutes ces maladies.

En vente chez J. B. Morin & Cie, 161 rue St-Joseph.

Dangereuse provocation

A l'occasion de la conversion de Desjardins, hier soir, le pasteur Graham, de Montréal, est venu à St-Roch de Québec, à l'église Baptiste, rééditer ses injures contre la société de Jésus.

Nous savions, hier, que cet énergumène devait venir dans un centre catholique, insulter des religieux que notre population respecte et vénère.

Nous nous sommes cependant abstenus de l'annoncer, ne voulant en aucune manière être cause de scènes regrettables.

Mais nous ne pouvons trop énergiquement protester contre la conduite indigne et bête de ces fanatiques sans cervelle qui semblent se complaire à provoquer les gens paisibles en insultant à leurs croyances religieuses et en essayant d'éclabousser de leur bave ceux qu'ils sont habitués à respecter.

Les crachats qu'il a lancés contre la Société de Jésus ne souillent que le pasteur Graham lui-même, et nous n'avons aucunement l'intention de répondre à ses inepties; mais nous demanderons à la presse anglaise de ce pays de travailler à faire cesser ces expositions honteuses de fanatisme et ces provocations inutiles qui finiront par être la cause de troubles sérieux.

Toutes les religions sont libres en ce pays, et n'importe quel pasteur de n'importe quelle secte protestante, enfermé dans son temple, peut bien jeter l'ordure à pleines mains à la figure des prêtres catholiques, mais il fait une œuvre néfaste et indigne d'un chrétien.

Ainsi que nous le disions hier, quels cris et quelles vociférations n'entendrait-on pas si un prêtre catholique se permettait d'aller dans un centre protestant débiter contre ceux qui ne pensent pas comme lui, la vingtième partie des injures proférées, hier soir, par Graham contre les Révérends Pères Jésuites.

Nous félicitons M. le maire Parent et notre chef de police d'avoir pris, hier soir, toutes les mesures nécessaires au maintien de la paix.

Prouvons que nous sommes amis de l'ordre, et que notre conduite calme et digne fasse rougir nos insulteurs.

Une mère de famille sauvée de la consommation

Lisez ce certificat :

M. J. B. MORIN & CIE,
161, rue St-Joseph.

Québec, Canada.

Ma femme toussait depuis plusieurs années, pour ainsi dire jour et nuit, ce qui la mettait dans de grandes inquiétudes; elle a pris un grand nombre de remèdes sans aucun succès. Dernièrement elle essaya votre Vin à la Créosote de Hêtre pure; elle éprouva de suite un grand soulagement; elle continua le traitement; elle retrouva sous peu de temps son appétit et ses forces et elle a l'espoir de passer, grâce à cet excellent remède, encore de nombreuses années au milieu de sa famille. Je demeure

LOUIS LAVOIE,

Petite Rivière, Co. Charlevoix.

On mande de Yokohama que les Japonais viennent de découvrir une riche mine d'or dans la péninsule Loas-Tong.

L'EXPERIENCE DU REDACTEUR

Souffrant depuis plusieurs
années de dyspepsie
aigre

Des vivres l'incommodaient et son
cœur commençait à ressentir des
faiblesses. — Bien des remèdes
échouèrent avant
de trouver une
guérison.

Du Canzo. N. S., Breeze :

Bien que les journalistes soient appelés, comme tels, à publier de semaine en semaine des paroles de louange en faveur des remèdes brevetés, ce n'est pas souvent que le rédacteur lui-même sent être de son devoir de dire une bonne parole à l'adresse de ces préparations. Et cependant si un journaliste a trouvé bénéfice dans l'usage d'un remède breveté, pour quoi ne le ferait-il pas savoir à ses lecteurs et ainsi, peut-être, montrer à quelques-uns d'eux le chemin à une nouvelle santé. Le rédacteur du *Breeze* croit à son devoir de dire quelques mots de louange à l'adresse d'un remède qui lui a fait un bien inestimable, et de dire, sans aucune sollicitation de la part des propriétaires du remède, qui de fait, n'avaient aucune raison de savoir qu'il était souffrant et qu'il se servait de leur remède. Pendant plusieurs années, le rédacteur du *Breeze* avait été sujet à cette terrible maladie, la dyspepsie, et rien que ceux qui ont passé par ces souffrances peuvent savoir toutes les misères qu'entraîne cette maladie. Il avait bien peu d'appétit et ce qu'il mangeait lui causait de désagréables sentiments de lourdeur. Et lui occasionnait des larmes et des pesanteurs, ce qui faisait souvent originer des douleurs intenses à l'estomac que le vomissement seul des vivres qu'il avait prises ne pouvait soulager. Il souffrait aussi de palpitations de cœur, causées indubitablement par la dyspepsie. Nombre de remèdes qu'on disait guérir la dyspepsie furent envoyés mais vainement, et la maladie commençait à prendre une tournure chronique. Sur les conseils d'un ami, il essaya les Pilules Roses du Dr Williams et le soulagement suivit de près leur emploi ; après avoir pris quelques boîtes le rédacteur était en état d'affirmer positivement qu'il avait été guéri de la dyspepsie par ce remède qui a prouvé être d'un si grand bienfait à l'humanité. A tous ceux qui souffrent de cette maladie, il recommanderait fortement les Pilules Roses du Dr Williams. Les journalistes en particulier trouveront que c'est juste l'article pour donner la santé et la force à tout le système et leur permettre de poursuivre leurs travaux sans être pris de ces sentiments de fatigue, d'abattement, qu'on rencontre si fréquemment chez cette classe. Le rédacteur du *Breeze* croit fermement que ce qu'elles ont fait pour lui, elles le feront pour d'autres, et il leur donne un appui cordial et non sollicité.

Les Pilules Roses du Dr Williams sont un spécifique infailible pour toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang ou de l'abattement des nerfs, et là où on leur donnera un bon essai, elle ne manqueront jamais de réussir, dans des cas comme ci-dessus. En vente chez tous les marchands, ou envoyé par la maille 50 cents la boîte, ou 6 boîtes pour \$2.50 en s'adressant au Dr Williams Medicine Co., Brockville, Ont., Schenectady, N.Y. Voyez à ce que la marque de commerce enregistrée soit sur tous les paquets.

Mort affreuse

North Port, 30.—Mme Reeves et sa fille ont trouvé la mort dans les flammes la nuit dernière. Mme Reeves s'est aperçue la première par la fumée qui menaçait de la suffoquer que la maison était en flammes. Elle alla réveiller son père, sa mère et leur aida à s'échapper, mais quand elle revint de nouveau pour sauver sa petite fille, il était trop tard et leurs cadavres ont été retrouvés entrelacés dans les débris fumants.

Amerique du Sud

Défaite des insurgés à Colombie

New-York, 30.—Une dépêche spéciale de Colon, Colombie, dit que le gouvernement fait annoncer que les rebelles, commandés par les généraux Martinez et Rodriguez, ont été défaits à Boyoca. On dit que les insurgés ont déposé les armes et que la révolution est à la veille de se terminer. Dans cette bataille décisive le gouvernement a perdu 200 soldats et les insurgés 300. Le général Martinez a été fait prisonnier.

New-York, 30.—On mande de Montevideo que par suite d'une violente tempête, la ville et tout le pays environnant ont été inondés et l'inondation a causé des dommages pour plus d'un demi-million.

Contes et Nouvelles

L'HOMME QUI RIT

L'homme de Victor Hugo n'est absolument pour rien dans l'histoire lamentable de mon visage, hélas ! toujours souriant, ou plutôt qui rit toujours.

La nature a de ces caprices bizarrement stupides : en naissant — et malgré moi — j'ai pris un air goguenard qui, depuis, me cause les plus grands désagréments, tellement grands que j'en gémis nuit et jour sans me reposer un seul instant.

L'image du rire, et un rire diablement moqueur, ce qui est horrible, est empreinte sur ma figure ; c'est comme qui dirait un masque folichon appliqué sur ma figure.

Vous le voyez, j'ai les yeux clignotants, qui rient tout seuls ; le nez avec des narines mobiles, qui se dilatent systématiquement, surtout lorsque je parle ; la bouche élargie et entrouverte comme lorsque l'on s'esclaffe ; les rides du rire partant de l'orbite jusqu'au menton ; un air réjoui, épaté et plein de moquerie.

C'est une infirmité !

Et dire que je suis l'homme le plus morose, le plus triste, le plus embêté de la terre ! Je suis d'humeur habituellement massacrante ; tous les malheurs de l'existence humaine se sont abattus sur moi. Je suis rageur, querelleur, sombre et misanthrope.

Et pourtant je ris toujours ! J'ai toujours l'air de me payer la tête de mon voisin, de tous ceux enfin qui m'entourent. Ma figure narquoise et folichonne m'en fait voir de toutes les couleurs.

Au régiment, dès le premier jour, mes nouveaux camarades m'appelaient loustic, ignorant, les malheureux ! que je n'ai jamais pu dire un mot drôle, n'en ayant jamais eu envie. Sur les rangs, le caporal me dit :

— Dites donc, vous, faut pas faire le malin, vous savez l'espèce de pierrot !

— Moi ? fis-je étonné.

— Comment, vous répliquez en rigolant toujours ?

— Mais, je ne rigole pas du tout !

— Ah ! ça, vous ne prenez pour une moule ? fit le caporal furieux.

Passé un sergent qui me flanqua deux jours de salle de police, pour avoir rigolé sur les rangs.

Et les punitions recommençaient chaque fois que je sortais du cloû. Et toujours pour le même motif. C'était dégoûtant !

Pourtant, un jour, le colonel, intrigué de voir sur le rapport toujours la même cause de mes punitions, me fit appeler. J'arrivai devant lui. Il me regarda. Je le regardai innocemment, confus même.

— Voyons, mon garçon, soyez sérieux ! Vous êtes devant votre colonel.

— Oui, mon colonel, fis-je troublé.

— Voulez-vous donc ne pas rire sacrebleu !

Et se croisant les bras :

— J'étais bien disposé pour vous, mais je n'entends pas que l'on se moque de moi ! entendez-vous ?

— Mais, mon colonel...

Il fronça les sourcils ; puis m'examinant attentivement et comprenant enfin mon infirmité, il me dit alors, en riant à tour :

— Allez donc vous faire tatouer le visage, mon garçon, cela passera.

Et il me fit rompre.

Mais ma vie n'était pas tenable ; chaque fois que je changeais de caporal, c'était à recommencer.

J'étais marié. Je perdais ma femme qui n'était pas, je l'avoue, de prime jeunesse et de beauté sculpturale, mais elle avait des qualités et le sac par-dessus le marché. Je l'aimais certes beaucoup. Elle m'avait épousé parce que j'avais l'air jovial, et comme elle avait perdu déjà deux maris, elle croyait me conserver, moi, me supposant bon caractère, riant toujours.

Le jour de son enterrement, voyez ma douleur ; eh bien, est-ce que tous les gens qui suivaient le convoi ne rigolaient pas, en me voyant une figure épanouie, réjouissante ? Ce fut un enterrement gai.

Un jour, je fus appelé comme témoin en cour d'assises, pour un affaire d'assassinat, commis avec férocité. A l'appel de mon nom, je m'avance à la barre avec un air de circonstance, selon moi. Le président me regarde fixement, avec sévérité, et après un silence solennel, il dit durement :

— Quand vous aurez fini de rire, je commencerai à vous interroger.

— Monsieur le président, je suis sérieux.

Et je me disposais à lever la main pour prêter serment. Ah ! ouïe ! ce fut une explosion de rire parmi les membres du tribunal, du jury et des gendarmes qui gardaient le criminel. Enfin le président requiert contre moi, et m'inflige trois mois de prison pour outrage envers le tribunal, etc. J'étais furieux !

Dans un moment de débâcle, chose qui arrive souvent aux gens disgraciés par la nature, comme moi le besoin me fit aller voir la vicille douairière de Quinquessac, qui était, m'avait-on dit, compatissante.



REV. F. H. BELANGER
CURÉ DE SAINT-ROCH.

Nous publions ci-haut le portrait de M. l'abbé F. H. Belanger, curé de Saint-Roch de Québec. Né le 26 avril 1850, M. l'abbé F. H. Belanger a été ordonné prêtre le 28 mai 1876. Immédiatement après son ordination, il fut nommé vicaire à la Basilique de Québec.

Les grandes qualités dont le jeune prêtre était doué, sa grande éloquence et son énergie ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention de ses supérieurs et lorsque le révérend M. Gosselin se retira de la cure de St-Roch, l'Ordinaire fit dans la personne de M. Belanger un choix on ne peut plus judicieux comme son successeur.

Dès son arrivée dans l'importante paroisse de St-Roch, le nouveau curé s'attira les sympathies de tout le monde par

sa grande affabilité et son éloquence remarquable.

Diriger une paroisse aussi considérable — la plus considérable de Québec — n'est pas chose facile. Cela requiert une énergie peu commune, de grandes connaissances et un travail gigantesque. St-Roch compte aujourd'hui une quinzaine de mille communiant.

L'abbé Belanger réussit admirablement dans sa tâche et il compte autant d'admirateurs qu'il a de paroissiens.

Malheureusement depuis quelque temps, sa santé est quelque peu chancelante. C'est pour cette raison qu'il part lundi pour un voyage dans le sud des Etats-Unis.

Souhaitons-lui un heureux voyage et prompt retour à la santé.

Distribution de grain par la Ferme Expérimentale d'Ottawa

Ces huit dernières années, des échantillons des variétés de grain qui ont le mieux réussi aux Fermes expérimentales, ont été distribués dans toutes les parties du Canada en sacs de 3 livres franc de port par la poste aux cultivateurs qui en faisaient la demande. Cette distribution avait pour but d'améliorer la qualité de ces importants produits agricoles dans tout le pays. Ce travail a été très apprécié, et le succès a été marqué.

L'année passée, j'avais reçu de l'honorable ministre de l'Agriculture instructions d'expédier autant que possible deux échantillons à ceux qui en demanderaient ; mais les demandes reçues furent si nombreuses que, sur ce pied de distribution, nous avions déjà au milieu de février, promis tout l'approvisionnement à notre disposition, et nous ne pûmes satisfaire aux demandes qui nous arrivèrent ensuite.

Cette année, j'ai reçu instructions d'envoyer un échantillon seulement à chacun de ceux qui en demandent, dans l'espoir qu'ainsi tous les cultivateurs qui le désirent au Canada, puissent avoir part aux avantages qu'offre cette utile branche des travaux des Fermes expérimentales.

La distribution qui a lieu actuellement, consiste en quelques-unes des variétés les plus prometteuses d'avoine, d'orge, de blé de printemps, de maïs, fourrage et de pommes de terre (patates). Nous avons déjà satisfait à plus de 7,000 demandes. Tous les cultivateurs qui désirent avoir part à cette distribution, devraient ne pas tarder à envoyer leur demande et dire lequel des échantillons susnommés ils préféreraient ; nous répondrons autant que possible à leur désir, tant que durera notre approvisionnement disponible. Nous pouvons expédier le grain de bonne heure, mais les pommes de terre seront distribuées seulement après que le danger de dommage par le gel pendant le trajet sera passé. Aucun franchise ment n'est nécessaire pour les lettres adressées à la Ferme expérimentale centrale.

WM. SAUNDERS,
Directeur, Fermes expérimentales,
Ottawa, 11 mars 1895.

L'ILE AU SABLE

Ottawa, 30.—Le département de la marine a reçu le rapport annuel de son agent à l'île au Sable, M. Parsons. Cette île désolée et dangereuse est appelée "Le cimetière de l'Atlantique." La population est de 37 habitants pauvres. Il n'y a pas eu de mortalité chez eux l'an dernier. Les sauterelles et la sécheresse ont dévasté leurs petites récoltes.

Tout ce qu'ils ont pu avoir a été 120 minots de patates. Ils élèvent quelques pones, dont 51 ont été expédiés sur la terre ferme, en même temps que 32 barils d'atocas. Ces insulaires élèvent maintenant des pigeons voyageurs pour porter à terre leurs nouvelles en cas de désastre. Il n'y a pas eu de naufrage sur l'île en 1894.

FRAPPEE PAR LA MORT

Montréal, 30.—Jeudi soir, aux prières du carême à l'église St-Jacques, le prédicateur venait de commencer son sermon, quant tout à coup une demoiselle Lapointe s'affaissa dans le banc qu'elle occupait vis-à-vis la chaire.

Quelques hommes présents s'empresèrent de la transporter dans le vestibule qui conduit à la sacristie et M. le curé Charrier fut mandé en toute hâte.

Avant son arrivée, un des employés de l'église transporta la malade au parloir. C'est là que M. le curé donna une dernière absolution à la malade ; Mlle Lapointe expira aussitôt.

Le Dr Rottot avait été appelé, mais il n'a fait que constater la mort.

La défunte était âgée de 27 ans. Elle souffrait d'une maladie de cœur.

C'est la troisième personne qui meurt subitement dans l'église St-Jacques depuis cinq ans.

Une aventure qui coûte cher

Le steamer *Murill* de la Quebec Steamship Co, est arrivé vendredi à New-York venant de Sagua La Grande, Cuba. Durant son voyage, le steamer a échoué sur les côtes de Floride le 11 mars. Bien qu'il ne fut pas en danger, les sauveteurs de la côte l'ont aidé à se tirer de ce mauvais pas et ont demandé au capitaine \$23,000 pour ce service. Les hommes n'avaient travaillé que 8 heures et le capitaine Habberton déclara que le navire pourrait à Key West avant qu'il ne paie cette somme.

Après dix jours de retard, les consignataires de la cargaison ayant déclaré qu'ils la voulaient sans retard, le capitaine a dû régler en payant \$10,400 aux sauveteurs, ce qui signifie \$1300 de l'heure et presque \$22 par minute.

Nouvelles de Shortis

Il avait proposé à Gleason de piller le coffre-fort de la filature de Valleyfield

Cornwall, Ont., 30.—Les meurtres de Valleyfield ont-ils été prémédités ou se trouve-t-on en présence de l'œuvre d'un fou ? La question est loin d'être résolue ainsi qu'on le verra par la déclaration suivante d'un nommé M. Jos. Gleason qui a été dans l'intimité avec Shortis quelque temps.

Gleason déclare ni plus ni moins que le meurtrier Shortis en octobre ou en novembre dernier lui a proposé de piller le coffre-fort de la filature et lui a fait l'exposé de son plan.

Gleason essaya de dissuader Shortis de son projet et en fit part à une jeune fille employée à la filature.

Tous deux surpris de tant d'audace, ont cru que Shortis était toqué.

LE HOME RULE

Londres, 30.—A la chambre des communes, M. James Henry Dalziel, député libéral pour le district de Kilmacall, a demandé l'adoption d'une résolution pour accorder le Home Rule à l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse et le pays de Galles.

M. John Redmond, le fougueux parcelliste, a combattu la proposition déclarant que cela renverrait la discussion du Home Rule pour l'Irlande jusqu'à ce que la chambre des lords ait été abolie.

Finalement la proposition de M. Dalziel a été adoptée par une majorité de 24 voix.

M. Dalziel est un fervent partisan du projet d'établir un parlement dans chacune des trois divisions géographiques du Royaume-Uni et de l'Irlande avec un gouvernement central.

Le soin de régler les affaires du pays serait laissé à chacun des parlements ainsi établis.

Protégez vos pieds

Une seule Emplâtre Magique fait disparaître un cor qui vous empêche de marcher et qui vous fait tellement souffrir que vous ne pouvez vous empêcher d'en faire la grimace.

J. B. Morin et Cie, 161, rue St-Joseph.

GRANDE FÊTE AGRICOLE A LA JEUNE-LORETTE

A l'occasion de la distribution des médailles aux lauréats du Mérite Agricole

Après les vêpres, près de 1.000 personnes se sont rendues dans l'ancienne chapelle pour assister à cette fête.

Sur l'estrade on remarquait l'hon. M. Beaubien, Commissaire de l'Agriculture et de la colonisation, Chs. Fitzpatrick, écriv. M. P. J. T. Frémont, écriv. M. P., le Dr Grignon, conférencier officiel, le Dr Casgrain, de Québec, et les lauréats du Mérite Agricole, de la localité. Un grand nombre de dames réhaussaient l'éclat de cette fête par leur présence.

La séance fut ouverte par une conférence du Dr Grignon donnant une foule de conseils pratiques qui ont paru être



L'HON. M. BEAUBIEN

bien goûtés si l'on en croit les nombreux applaudissements qui lui ont été prodigués. On procéda ensuite à la distribution des médailles. Des médailles d'argent furent attachées sur la poitrine de MM. Châteaufort, M. P. P., Némèse Garneau et Louis Durand, et des médailles de bronze furent décernées à MM. Guillaume Roy et J.-Bte Jobin, chaque décoration étant accompagnée d'une salve d'applaudissements.

L'honorable ministre de l'Agriculture prononça un discours très instructif. La classe agricole aime toujours à l'entendre à cause surtout des bons avis et des précieux enseignements dont il est prodigé. Il compare les décorés aux vaillants lutteurs qui se sont distingués dans la bataille. Il espère que dans le prochain concours le nombre des lauréats sera plus considérable encore. Pour cela, il faut que le cultivateur s'applique à l'étude, observe et imite les nouveaux décrets dans leur travail et leur méthode de culture. Dans le Danemark où le climat est semblable au nôtre, la plus grande abondance de lait existe en janvier. C'est rationnel puisque le beurre se conserve mieux dans cette saison de l'année et qu'il se vend plus cher. Dans les environs des villes, les cultivateurs devraient s'appliquer à faire ainsi le beurre l'hiver. Pour réussir dans cette industrie, il faut avoir l'été de bons pâturages faits au trèfle blanc et des fourrages verts et en hiver avoir de l'ensilage ou du blé d'Inde mélangé avec de la paille et du foin et surtout des légumes. M. le ministre conseille aussi aux cultivateurs de tirer parti de leurs magnifiques coteaux au moyen de vergers, d'imiter M. Lacombe de la Côte des Neiges, dont le verger lui rapporte \$3,500 par année. Le beurre d'hiver a pris de l'expansion, puisque de \$2,500 accordées en primes pour le beurre seul, il y a deux ans, on en est rendu aujourd'hui à \$6,000—les rapports ne sont pas tous rentrés. M. le ministre suggère la formation d'un cercle agricole et termine aux applaudissements prolongés de la foule.

M. le Curé, président de l'assemblée invite M. Frémont à prendre la parole. Ce dernier se déclare heureux de pouvoir assister à cette fête agricole, félicite chaleureusement les lauréats nouveaux et anciens et se plaît à reconnaître que la culture du blé au Manitoba avait rendu d'immenses services aux habitants de la province de Québec en leur fournissant la farine à bon marché.

M. Fitzpatrick ne ménagea pas les compliments à l'honorable M. Beaubien en qui il se plut à reconnaître un cultivateur émérite, modèle, pratique, qualités qui lui permettent de bien accomplir les devoirs de sa charge de Commissaire de l'Agriculture. Il félicita chaleureusement M. Châteaufort et M. Némèse Garneau pour le bon exemple qu'ils donnent à la classe agricole.

Nous ne rendrions pas justice à M. Fitzpatrick, si nous n'ajoutions qu'il a fait un discours fort spirituel et rempli de bons conseils. Le député du comté de Québec a démontré qu'il n'est pas incompetent à traiter les questions agricoles.

Prenez le Vin à la Créosote de Hêtre pour crachements de sang. En vente à la pharmacie Morin, 161, rue St-Joseph.

LES ELECTIONS PARTIELLES

Ottawa, 29.—Les brefs pour les élections partielles de Québec-Ouest, Verchères et Haldimand viennent d'être publiés. Dans ces trois divisions électORALES la nomination aura lieu le 10 avril et le scrutin le 17, c'est-à-dire la veille de l'ouverture du parlement.

MEURTRE ET SUICIDE

Conséquences d'une querelle de ménage

Toronto, 28.—Arthur C. Zimmerman, demeurant 16, Brant Place, a essayé de tuer sa femme, hier matin. Il a ensuite voulu mettre fin à ses jours. Zimmerman s'était querellé avec sa femme pendant ces deux derniers mois, et il fut sommé de se présenter à la cour de police pour répondre à l'accusation de mauvais traitements envers sa moitié.

Cela augmenta la colère de Zimmerman, et en arrivant chez lui, ce matin, il saisit un marteau et en frappa deux fois sa femme à la tête avec une grande violence.

La femme tomba sans connaissance sur le plancher et Zimmerman, croyant qu'il l'avait tuée, voulut mettre fin à ses jours.

S'emparant d'un couteau pointu et aigu, il se coupa la veine du poignet gauche, croyant que la perte de sang qui s'ensuivrait amènerait promptement la mort. Mais trouvant que la mort ne venait pas assez vite, il se plongea le couteau dans la région du cœur. La lame cependant n'atteignit pas l'organe vital, mais le poumon fut percé.

La police et des secours médicaux furent mandés. On a constaté que le crâne de la femme n'était pas fracturé; par suite sa condition n'est pas critique; mais l'homme est mourant. On l'a fait transporter à l'hôpital Général. Zimmerman est un Allemand arrivé à Toronto depuis un couple de mois. Il travaillait dans les ateliers de la Silver Plate Co., rue King.

La grande exposition à Montréal

La formation des sous-comités

Montréal, 28.—Un sous-comité a été nommé pour s'entendre avec les gouvernements fédéral et provincial, afin de leur exposer les plans de la compagnie qui se propose de tenir en cette ville une "Exposition canadienne internationale" et demander leur coopération.

Voici les noms de ceux qui composent ce sous-comité :

Sir D. A. Smith, sir W. C. Van Horne, le maire Villeneuve, J. A. Cantlie, J. Torrance, T. G. Shaughnessy, George Hague, L. J. Sergeant, Andrew Allan, l'hon. Louis Tourville, L. J. Forger, H. Laporte, l'ex-maire Grenier, l'échevin Hurteau, George W. Stephens, J. D. Rolland, J. X. Perreault, S. C. Stevenson et J. H. Stiles.

La préparation de l'exposition, y compris l'érection des bâtiments coûtera \$850,000.

La compagnie sera formée avec un capital-actions de \$400,000.

La tragédie de Valleyfield

Le jeune Wilson a une rechute.—Changement de venue

M. John Wilson, père du jeune Hugh Wilson, une des victimes de Shortis à Valleyfield, était de passage à Montréal, hier après-midi. Il dit que son fils a eu une rechute dernièrement, et est menacé d'une inflammation des intestins. Les médecins cependant conservent toujours l'espoir de lui sauver la vie malgré l'état toujours critique dans lequel se trouve le blessé. Une personne qui est au fait de toute cette affaire, a déclaré qu'il n'y avait pas l'ombre de vérité dans tous les racontars au sujet de l'arrivée ici de certains membres de la famille Shortis. M. et Madame Shortis ont déclaré qu'ils viendraient à Montréal, mais n'arriveront que quelques jours avant l'ouverture du procès. Ils sont attendus vers la fin du mois de mai. Il est maintenant presque certain qu'un changement de venue sera accordé, et que le procès aura lieu à Montréal.

LES CHANTIERS

Dans les Cantons de l'Est

Scotstown, 28.—Les contracteurs sont à fermer leurs chantiers et les opérations de l'hiver paraissent avoir été généralement bonnes. Comme à l'ordinaire les autres saisons de bois, du reste, il y a eu émulation entre les employés des chantiers; c'est à qui accomplira les plus grands tours de force. L'on rapporte pour cet hiver quelques cas extraordinaires: une seule paire de chevaux aurait sorti un voyage de trois mille pieds de pruche; une autre serait partie avec 4,000 pieds, mais un accident l'aurait empêché de se rendre à destination.

Horrible meurtre en Irlande

Cu mène la superstition

Waterford, Irlande, 28.—Le crime le plus extraordinaire, causé par un excès de superstition, a été jugé hier par la cour spéciale de Clonmel, à vingt-cinq milles d'ici.

Dix personnes ont été traduites devant la cour sous l'accusation d'avoir assassiné une femme nommée Cleary, parce qu'ils la croyaient sorcière. Au nombre des inculpés se trouvent le mari et le père de cette femme.

La preuve a démontré que Mme Cleary souffrait d'une bronchite et était très nerveuse. Son mari, la croyant ensorcelée, se procura une décoction quelconque d'un herboriste du voisinage. Pendant que les neuf autres inculpés tenaient la pauvre femme dans son lit, le mari lui introduisait le poison dans la gorge.

Après cela, la malheureuse femme fut placée au-dessus d'un feu et ne fut lâchée qu'après avoir déclaré au nom de Dieu qu'elle n'était pas la femme de Cleary. Cette torture fut recommencée le lendemain, mais la femme refusa de se conformer aux exigences de son mari. Celui-ci ficela fortement sa femme, et ayant enduit ses habits d'huile il y mit le feu. La malheureuse mourut en présence de huit de ses parents.

Cleary déclare qu'il ne brûlait pas sa femme, mais une sorcière qui devait partir par la cheminée.

Les prisonniers ont failli être lynchés par la foule qui était exaspérée.

Coup d'œil dans le bassin Louise

Rien n'est plus intéressant, à l'heure qu'il est, qu'une visite au bassin Louise, où les nombreux bateaux à vapeur et goélettes préparent leur toilette d'été en attendant que les derniers vestiges de la glace aient disparu sous l'action des rayons du soleil. Cette visite nous l'avons faite et nous avons constaté qu'il y règne une activité considérable. Chaque propriétaire de vaisseau rivalise avec son confrère dans ses préparatifs.

La partie la plus importante est, à notre avis, les travaux considérables que la compagnie du Richelieu fait exécuter de ce temps-ci, notamment la construction d'un immense ponton et les réparations aux bateaux *Saguenay*, *Carolina* et *Canada*.

Nous avons déjà annoncé que la compagnie a décidé d'acquiescer, cette année, ses bateaux au nouveau quai qu'elle a fait construire pour son usage et qu'elle abandonne celui de la succession Chouinard. Cela a nécessité la construction d'un nouveau ponton qui n'aura pas moins de 232 pieds de longueur et qui est fait comme les autres travaux sous la direction de M. H. Pelletier, ci-devant de Québec et maintenant un des principaux employés de la compagnie à Montréal. Le contre-maître est M. Lambert, de cette ville.

Le vapeur *Saguenay*, qui circulera entre Québec et Chicoutimi subit des réparations très considérables et générale entre autres à ses chaudières, de menuiserie et de peinture, 35 hommes y sont employés et les travaux marchent on ne peut mieux comme le *Carolina* et le *Canada*, le *Saguenay* sera revêtu d'une toilette neuve et très belle.

Au *Carolina* on repare la chaudière, les machines, le condenseur à surface et on met un nouvel arbre de couche et on fait des réparations générales. Ce vapeur déjà si rapide, y gagnera beaucoup cette année, car ses machines seront encore supérieures à ce qu'elles étaient, ce qui n'est pas peu dire.

Le *Canada* subit aussi des réparations générales de peinture, etc.

Les travaux se font à la journée, comme nous l'avons dit sous la surveillance de M. Henri Pelletier, jeune homme doué de beaucoup d'activité et de grandes capacités.

Sous sa direction, les choses vont on ne peut mieux et la compagnie a raison de se féliciter de l'avoir à son emploi. Il dirige une centaine d'hommes dont les salaires varient entre 80cts et \$1.25 par jour.

La compagnie demande des soumissions pour la construction d'entre 6 sur son nouveau quai.

Bulletin maritime

Les vaisseaux suivants de la flotte de Québec qui font le transport du bois sur le St-Laurent sont mentionnés parmi les premiers arrivages de la saison prochaine: *America*, *Asia*, *Prince Eugene*, *Norway*, *Felcon*, *Ernina* et *Prince Charlie*. Trois d'entre eux transportent du charbon.

—La pêche au loup-marin est très abondante cette année. La flotte actuellement à Terrebonne obtient beaucoup de succès.

—La barque suédoise *Amaranth* a fait naufrage près de St-Demingue.

LA GUERRE EN CHINE

Operations en Mandchourie

Défaite de trois armées Chinoises

Marche glorieuse de l'armée japonaise

Victoria, C. B., 28.—Une correspondance de Tokio datée du 12 mars courant, dit que les japonais dans le sud de la Mandchourie ont complètement dispersé les puissantes armées qui s'opposaient à eux. Une division de la première armée a occupé Ha Ching le 13 décembre dernier et une brigade de la seconde armée s'est rendue à Tai Ping le 10 janvier et ces deux avant-postes des deux armées ont été bientôt mis en communications.

Les lignes japonaises s'étendaient de Tai Ping à Hai Ching et de là se dirigeant vers l'ouest à un point situé à 20 milles au nord de Ting Hwan. Les lignes chinoises étaient presque parallèles aux lignes japonaises, leurs principaux points d'appui étaient Ying Kow et Tien Chang Tai au sud, et Liao Lang au nord.

La Chine avait trois armées. Celle de Liao Yang se composait de 20,000 hommes était spécialement chargée de protéger les principales routes de Hai Ching à Liao Yang.

L'effectif de l'armée de New Chwang était aussi de 20,000 hommes, et occupait des positions à 14 milles au nord-ouest de Hai Ching.

L'armée de Ying Kow forte de 30,000 hommes, était massée autour de Ying Kow, à 25 milles au nord-ouest de Kai Ying, avec ses quartiers généraux à Tien Chwang Tai, 19 milles à l'ouest de la côte sur le golfe de Pechili.

Les deux armées japonaises se composaient d'environ 30,000 hommes sous les ordres du lieutenant-général Katsuro, à Ha Ching et d'une brigade de 8,000 hommes commandée par le lieutenant Kawahji à Tai Ping.

En conséquence il y avait 38,000 hommes du côté japonais et 70,000 hommes du côté chinois. Mais cette armée considérable aurait été peu redoutable pour les japonais si ceux-ci avaient eu à faire immédiatement un mouvement de l'avant. Mais le plan de campagne était d'attendre le printemps avant de marcher vers l'ouest. Les japonais sont restés tranquilles à Kai Cheng et Hai Cheng qui était la clé de leur position. Les chinois ont tenté plusieurs assauts. Mais chaque fois, ils ont été repoussés avec pertes. Finalement, vers la fin de février, Wei Hai Wei étant pris et n'ayant plus que quelques détails à voir pour compléter les opérations contre Pékin, les japonais jugèrent qu'il était devenu nécessaire de cultiver les troupes chinoises à Sin King pour deux raisons: 1o Parce que Ying Kow était une base plus favorable pour une armée marchant sur Pékin; 2o Parce qu'il était désirable de dégager un certain nombre de troupes japonaises à Shin King afin de faciliter la marche sur Pékin. Mais les généraux japonais à Sin King avaient un problème difficile à résoudre avec 38,000 hommes divisés en deux corps de troupes, l'un de 30,000 hommes et l'autre de 8,000 hommes, séparés par une distance de 40 milles. L'armée japonaise avait à faire face à trois armées chinoises d'un effectif total de 70,000 hommes, s'étendant sur une distance de 60 milles.

Le 24 février, les troupes à Kai Ping marchèrent de l'avant comme si elles avaient eu l'intention d'aller s'emparer d'une importante position du côté des lignes chinoises. Ce mouvement fit croire que les japonais se dirigeraient d'abord sur Ying Kow, et le commandant chinois dans cette place, apposa aux Japonais une vingtaine de mille hommes. L'armée chinoise fut culbutée et battue à plate couture.

Quatre jours après le lieutenant-général Katsuro sortit de Hai Cheng et lança 15,000 hommes contre l'armée de Liao Yeng, qui fut taillée en pièces et mise dans l'impossibilité de se rallier. Katsuro a opéré ce mouvement avec tant de promptitude et de résolution, qu'on ne s'était jamais douté que son but était de marcher que sur Liao Yeng.

Le 5 mars, le général Katsuro attaqua New Chwang, et la déroute des Chinois fut complète. Ces derniers perdirent 1,000 tués et 3,000 prisonniers. Le lendemain le général japonais poussa jusqu'à Ying Kow, que la brigade de Kai Ping s'était emparée sans opposition en profitant de la confusion créée parmi les Chinois par la nouvelle des brillants faits d'armes accomplis dans le nord par le général Katsuro. Deux hommes seulement ont été tués par l'explosion d'une mine placée par les Chinois dans un des forts situés au sud-ouest de la ville, sur le bord de la rivière Leo.

Le reste des armées chinoises de Ying Kow et de New Chwang prit la fuite vers Tien Tschaway Tai où se portait toute l'armée japonaise. La bataille fut chaude devant cette place qui était défendue par

une dizaine de mille hommes et finalement elle tomba au pouvoir de l'armée japonaise. Des 50,000 hommes composant les armées de New Chwang et Ying Kow, un cinquième environ donnèrent quel que semblant de cohésion après les opérations commencées le 24 février et terminées le 9 mars. Les chinois s'enfuirent par les routes le long de la côte, laissant 2,000 morts derrière eux. Les Japonais n'ont perdu que 96 hommes tués ou blessés. Les armées chinoises ont été complètement dispersées.

St-Petersbourg, 28.—On annonce que l'Allemagne et les Etats-Unis, en réponse aux sollicitations des délégués chinois au Japon, auraient résolu d'observer une stricte neutralité. On ajoute que les autres pouvoirs américains auraient répondu que le temps d'intervenir n'était pas encore arrivé.

La législature de Manitoba

Ajournée au 9 mai prochain

Winnipeg, 29.—La décision du gouvernement manitobain d'ajourner jusqu'au 9 mai a été une grande surprise pour la population de Winnipeg, hier matin, car l'impression générale était que l'assemblée législative allait procéder aujourd'hui ou demain à la discussion au sujet de l'ordre en conseil. Le membre du cabinet, interrogé mercredi sur le but du gouvernement en ajournant la législature, a répondu que l'ordre en conseil était un sujet trop important pour que la chambre décide précipitamment ce qu'elle doit faire en cette circonstance, et il a paru plus sage de prendre tout le temps nécessaire pour pouvoir étudier le sujet dans ses moindres détails.

Comme une grande partie des législateurs sont occupés par les travaux d'agriculture qu'ils font exécuter, et d'autres dont les intérêts à cette époque de l'année requièrent toute leur attention, il est impossible de tenir en session la chambre plus d'une quinzaine de jours, ce qui n'est pas un temps suffisant pour décider sur une question comme celle de l'ordre en conseil. Le gouvernement a été ajourné pour six semaines. Pendant ce temps le gouvernement pourra étudier la situation, et prendre l'avis des principales autorités constitutionnelles du Manitoba, tandis que les membres de l'Assemblée s'occuperont de leurs affaires.

Le gouvernement est déjà entré en communication avec des avocats éminents et leur a demandé leur avis sur certains points relatifs à la juridiction de la législature. L'opinion de ces messieurs guidera sans doute la ligne de conduite que le gouvernement adoptera et qu'il soumettra aux députés à la prochaine réunion de la chambre au mois de mai. Il est certain que les membres de l'opposition sont favorables à l'ajournement. Quelques politiciens croient que la dissolution prochaine du parlement du Dominion pourra bien être le résultat possible de l'ajournement de la législature.

SENTENCE DE MORT

Contre le meurtrier Chatelle

Stratford, 29.—Le procès d'Amédée Chatelle, accusé d'avoir tué Jessie Keith, près de Listowel, le 19 octobre dernier, n'a pas été long.

Le tribunal était présidé par le juge en chef Armour.

Après l'audition de quelques témoins, la preuve a été close, et à 4.30, hier après-midi, le jury s'est retiré pour délibérer. Dix minutes après, le jury revenait dans la salle d'audience avec un verdict de "coupable" contre le prisonnier.

A la demande du juge, Chatelle répondit qu'il n'avait rien à dire.

Le juge Armour a ensuite condamné Amédée Chatelle à être pendu le 31 mai prochain.

Incendie

Cette nuit, le feu a détruit les écuries de l'établissement vétérinaire du Dr Gauvreau, sur le chemin Ste-Foye. Les pertes s'élevaient à \$2,000 et les assurances à \$1,200.

Fatal accident

M. Georges Dufresne, de Deschambault, a été tué accidentellement lundi, par la chute d'un arbre. L'accident est arrivé à 9 heures du matin et le lendemain le malheureux expirait. Le défunt, marié et père de famille était frère de M. Dufresne, étudiant de cette ville.

C'est entendu

Un rhume ne doit jamais être négligé, car il irrite les bronches, il porte à la faiblesse et souvent il conduit à la consommation. Nous vous conseillons le Vin à la Créosote de Hêtre pure, qui aujourd'hui est reconnu par l'autorité médicale comme un remède prompt et certain pour guérir toutes ces maladies.

En vente chez J. E. Morin & Cie, 161 rue St-Joseph.

La situation en Europe

La France et l'Angleterre

Leurs colonies africaines

Paris, 1.—La situation en Europe, qui paraissait bonne, il y a quinze jours, s'est un peu assombrie. Les astronomes politiques signalent trois points noirs dans le ciel politique. 1. Les discours de l'empereur d'Allemagne font prévoir une crise intérieure et causent une certaine inquiétude sur les intentions pacifiques du souverain; son langage a une énergie presque brutale. 2. La situation en Espagne est grave, l'insurrection à Cuba inquiète le gouvernement; de plus, les signes précurseurs d'un soulèvement républicain dans le Midi et d'un soulèvement carliste dans le Nord sont manifestes. Don Carlos a déclaré autrefois qu'il ne ferait pas un mouvement tant que les républicains ne bougeraient pas; mais si les républicains agissent, toute l'Asturie basque se soulèvera.

En troisième lieu, les discours prononcés hier contre la France au parlement anglais produisent un effet énorme. Il existe sans aucun doute chez Lord Rosebery un parti pris contre la France; le mécontentement est visible, mais la question de l'Afrique centrale est d'une moindre importance tandis que les sentiments de mécontentement auront un contre-coup en Egypte; bref, la situation est mauvaise.

Il existe un autre sujet de préoccupation: la lutte entre la Chine et le Japon. L'Europe a, dans cette question, des intérêts contraires qui peuvent aboutir à une explosion. Donc, la situation générale est loin d'être bonne et le beau calme cesse un peu de régner dans les chancelleries. JACQUES ST-CERRE.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Paris, 1.—La plupart des journaux français s'accordent à dire qu'il est du devoir de M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, de répondre aux déclarations faites, jeudi, à la chambre des communes par sir Edward Grey, sous-secrétaire des affaires étrangères. Certains journaux considèrent les discours de sir Edward Grey comme une simple farfouille du gouvernement qui a craint de se voir mis en minorité s'il ne faisait quelque déclaration patriotique.

Le Temps dit que la France s'efforcera de rester calme, et cela, bien qu'elle reconnaisse que le moment soit grave et qu'elle se trouve en présence d'une question difficile à résoudre, soulevée par les déclarations de sir Edward Grey, qui prétend que, faisant partie du territoire égyptien, le Haut-Nil se trouve par ce fait même placé dans la sphère d'influence anglaise. "En dépit de la duplicité de l'Angleterre, dit le Temps, nous ne désespérons pas de voir cette question réglée d'une manière pacifique."

Londres, 1.—Le cabinet s'est réuni. Il paraît que lord Kimberley y a fait un rapport sur une longue entrevue qu'il a eue, jeudi dernier, avec le baron de Courcel, ambassadeur de France à Londres; cette entrevue a eu lieu juste avant que sir Edward Grey prononce son discours à la chambre des communes.

On annonce aussi qu'à cette réunion du conseil des ministres le secrétaire du Foreign Office a donné connaissance de dépêches reçues de lord Dufferin, ambassadeur d'Angleterre à Paris, concernant une entrevue qu'il a eue avec M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères de France. Celui-ci aurait déclaré que son désir le plus sincère était de maintenir des relations amicales entre la France et l'Angleterre.

Ensuite, M. Hanotaux a déclaré que les extensions de territoire français dans le pays d'interland n'empêtaient nullement sur la sphère anglaise; il a aussi refusé de reconnaître comme territoire anglais la partie comprise dans la vallée du haut Nil.

L'expédition française, qui est partie du haut Nubanghi, au mois d'octobre dernier, s'est avancée jusqu'à neuf cents milles dans le nord-est, atteignant un point situé près de Bahr-el-Ghazal. Ces renseignements, basés sur des communications reçues de l'Uganda, ne trouvent pas pleine confiance au Foreign Office. On ne sait rien d'exact en ce qui concerne la position de l'expédition française, mais les renseignements reçus de l'agent anglais à Wadai ont excité les craintes du gouvernement et rendent très importante la question du haut Nil.

Le succès des négociations ouvertes avec la France sera assuré si celle-ci répudie les empiétements sur le Haut-Nil. M. Hanotaux proposera probablement que cette question soit soumise à un tribunal d'arbitrage. Pour une cause que l'on ne connaît pas, l'Angleterre semble déterminée à exiger que ses prétentions soient reconnues par une grande puissance; alors que d'un autre côté la France n'est pas disposée à en venir à des extrémités. L'attitude résolue de la Grande-Bretagne est due, si l'on en croit les commentaires des cercles diplomatiques, à l'entente italo-allemande en ce qui concerne l'interland africain.

Le tour du monde à cheval

Passer d'Europe en Amérique à cheval, voici une entreprise qui n'est pas banale! C'est le projet du prince Wiasensky, qui a déjà fait autour de l'Asie un voyage à cheval. Le hardi pionnier écrit du mont Athos les détails de son plan. Il compte partir de Paris sur sa monture, traverser l'Europe et la Sibérie, toucher le détroit de Behring, le franchir sur la glace—la mer est prise deux mois par an,—et, de là, parcourir les deux Amériques, de l'Alaska à la Terre de Feu!

Le prince Wiasensky, qui suppose très bravement pouvoir périr en route, est pourtant bien décidé à ne pas rebrousser chemin ni à changer son itinéraire. Il accepte, à ses frais, des compagnons, de préférence ceux qui connaissent l'anglais et savent photographier.

L'héroïque explorateur aura accompli la plus vaste expédition qu'il soit possible d'entreprendre sur le globe terrestre!

La politique allemande

Berlin, 1.—La tension qui s'était produite dans la situation politique à la suite des démonstrations hostiles au prince de Bismarck a été augmentée cette semaine par les bruits annonçant la dissolution du reichstag et le remaniement du cabinet, mesures qui, disait-on, devaient être prises pour donner satisfaction aux bismarckiens. En même temps, les démocrates socialistes et les radicaux de la nuance Richter ont de nouveau fait répandre des bruits annonçant que l'empereur et ses ministres avaient l'intention d'apporter certaines restrictions en suffrage universel.

LE CANAL DE PANAMA

Les ouvriers en grève

Panama, 2.—Il y a une grève parmi les ouvriers du canal de Panama. Ces ouvriers réclament un dollar par jour au lieu de 70 cents qu'ils reçoivent actuellement; ils demandent aussi à être payés toutes les semaines au lieu de tous les quinze jours comme ils le sont en ce moment.

HORRIBLE MEURTRE

Une femme coupée en morceaux à New-York

New-York, 2.—Le meurtre le plus horrible qui ait été commis en cette ville depuis bien longtemps a été découvert hier matin, un peu après 6 heures.

La victime est une jeune femme de couleur dont le corps, coupé en morceaux, a été trouvé enveloppé dans un morceau de tapis en arriére de la New-York Bank Note Company, au coin de la 6e avenue et de Waverley Place. Il est impossible de dire depuis combien de temps ces débris humains avaient été déposés en cet endroit.

Aussitôt après la découverte de cet horrible crime la police centrale a été prévenue et une demi-douzaine des meilleurs détectives se sont mis à l'œuvre pour faire des recherches sur ce mystère.

On trouva dans le paquet une feuille de papier sur laquelle on a déchiffré ce qui suit: "Mars le 29, Rawway, N. J. James (ou Jane) E. Surindell, Rawway, N. J."

Ce qui pourrait permettre l'identité du corps, c'est une bague en or que la victime portait au troisième doigt de la main droite, ainsi qu'un emplâtre qu'elle avait sur la poitrine.

La police a envoyé un de ses détectives à Rawway, N. J., hier après-midi pour savoir s'il y a là quelqu'un du nom de Surindell, car à New-York on ne peut trouver personne de ce nom.

Feux de forêts

Dommages considérables — Pertes de vie

Cincinnati, Ohio, 1.—Des feux de forêts font actuellement des dégâts considérables dans l'ouest du Kentucky et dans le sud de l'Indiana. Dans le Kentucky, on évalue les pertes à \$200,000.

Des dépêches de Bowling Green, Ky., dit que les résidences de James Waters et de Henry Eiler ont été détruites. Les familles ont dû fuir à cheval pour ne pas être brûlées vives. Eiler a été si grièvement brûlé qu'il a succombé peu de temps après. Un autre colon et un nègre ont aussi péri dans les flammes.

Depuis l'incendie de la maison de V. Pennys, samedi, dans l'Indiana, la femme de cet infortuné a disparu et on croit qu'elle a péri dans la forêt en essayant de s'enfuir.

Protégez vos pieds

Une seule Emplâtre Magique fait disparaître un cor qui vous empêche de marcher et qui vous fait souffrir que vous ne pouvez vous empêcher d'en faire la grimace.

J. B. Morin et Cie, 161, rue St-Joseph.

La revolution a Cuba

Mouvements des insurgés

Une convention pour proclamer l'indépendance

New-York, 1.—Une dépêche spéciale de Tampa, Floride, dit que des voyageurs arrivant de Cuba, annoncent que la révolution dans ce pays se propage rapidement. Dans Puerto Principe on dit qu'il y a 1,000 insurgés sous les armes, commandés par Malgués de Santo Lucia. Il a levé cette armée près de Guanaja et il marche vers Yara, où toutes les troupes révolutionnaires se sont réunies conformément à la proclamation des généraux Maceo et Maso. Cette proclamation que l'on dit avoir été préparée par Marti, appelle une convention pour proclamer l'indépendance de Cuba, secouer le joug espagnol et former un gouvernement provisoire. La date fixée pour cette convention était le 30 mars.

Le gouvernement espagnol a été informé de la présence du général Monro à Santiago de Cuba. On ne parle pas de Martini de Gomez; si ces deux derniers sont dans l'île, on garde le secret sur leur présence.

Après la victoire de Campachirillo, les révolutionnaires ont incendié la grande plantation de canne à sucre de San Miguel.

On rapporte que 200 hommes ont pris les armes à San Legrande, sous le commandement du colonel Aldarot, et qu'ils marchent sur Yara.

La rumeur que Brooks a quitté Cuba est confirmée. On dit que son armée, qui se composait de 200 hommes de cavalerie 200 hommes d'infanterie, est allée se joindre aux troupes d'Amador Guerra, à Manzo-Millo. La majorité des troupes révolutionnaires sont montées, et elles ne manquent pas d'armes.

Londres, 1.—Une dépêche de Madrid, au Pall Mall Gazette, dit que dans le but de remplacer les troupes qui ont été envoyées à Cuba, le gouvernement va faire une levée de 20,000 hommes. Le général Martinez Campos, qui a accepté le commandement en chef à Cuba, a fait, hier soir, sa visite d'adieu à la Reine régente.

Madrid, 2.—L'armée espagnole de Cuba se compose actuellement des forces suivantes:

La garnison de la province et de la place de la Havane compte deux régiments de cavalerie de ligne, un escadron de hussards, un régiment d'artillerie à cheval, quatre compagnies d'artillerie à pied, une batterie de montagne, un régiment du génie, et les forces de volontaires composées de sept bataillons de chasseurs, deux bataillons légers, deux bataillons d'artillerie, un régiment de cavalerie et un bataillon de pompiers. Il y a en outre trois brigades de gendarmerie, qui font le service dans l'île. Les autres cinq provinces ont une garnison similaire et proportionnée à leur importance.

Le total des forces de l'île est de 60,000 hommes, dont 20,050 de troupes régulières et 40,000 volontaires.

Voici maintenant les forces que le gouvernement espagnol envoie à Cuba:

Un régiment d'infanterie de la garnison de Puerto-Rico, sept bataillons de ligne détachés, un de chaque corps d'armée de la péninsule, formant un total de 6,000 hommes, qui se sont embarqués à bord des bateaux de la Compagnie transatlantique espagnole, à Santander, La Coruna, Valence, Barcelone et Cadix.

Le gouvernement aspire à réprimer l'insurrection avant que le printemps arrive à Cuba avec ses pluies habituelles qui rendent toute campagne impossible.

Tampa, Floride, 2.—Le colonel Figueroa, le chef des patriotes de Cuba, a donné les renseignements qui suivent, au cours d'une entrevue: "Les dernières nouvelles de Cuba m'annoncent que le général Maceo a débarqué dans l'île avec des troupes nombreuses, et une grande quantité de matériel de guerre. Ses soldats sont bien disciplinés. Le général Maceo s'est emparé d'un convoi et il a fait plusieurs centaines d'hommes prisonniers. Il s'est emparé en outre d'une grande quantité de munition de guerre."

Mine de mica.

M. A. Dion, propriétaire avec M. E. Boulanger, d'une mine de mica située à quinze milles de Tadousac, vient de recevoir d'une compagnie de Philadelphie un ordre pour tout le mica petit et grand qu'il pourrait fournir à cette compagnie durant la prochaine saison. M. Dion et Boulanger sont à se préparer pour commencer leurs travaux sur leur mine de la Ste-Marguerite, aussitôt que la neige aura disparu. L'exploitation de cette mine fournira de l'ouvrage à 25 ou 30 hommes et la marchandise sera livrée sur le quai de Tadousac.

Incendie

Samedi après-midi, le feu a détruit une maison, rue Hermine, St-Sauveur, propriété de M. Martel et occupée par MM. Delisle et Dufour.

PETITES NOTES

L'hon. A. R. Dickey a été assermenté, hier, comme ministre de la milice.

Les délégués de Terrebonne sont partis hier d'Halifax pour Ottawa.

On mande de Stockholm que les difficultés politiques en Norvège s'aggravent sérieusement.

Le palais de justice de Regina a été détruit par le feu, hier soir. L'édifice coûtait \$25,000.

Les chefs de gare sur le chemin de fer Vallée de la Gatineau ont démissionné parce qu'ils n'ont pas été payés. Ils vont être remplacés immédiatement.

Une compagnie qui se nomme "La société Nationale", dont le but est d'établir une école de sculpture à Montréal, vient de s'adresser au lieutenant-gouverneur de la province de Québec, pour être constituée en corporation civile. Le fond social de la compagnie est de \$50,000.

Nombre de familles canadiennes du Minnesota, qui s'en retournent dans la province de Québec, étaient de passage à Winnipeg, dimanche. Les voyageurs disent que nombre de leurs compatriotes sont au Minnesota d'où ils ne peuvent s'en aller, parce qu'ils n'ont pas le sou.

Tout porte à croire que le meurtrier de Jessie Keith, qui vient d'être condamné à être pendu, est fou. On se demande si la sentence va être exécutée. En attendant les parents du meurtrier s'agitent et demandent au gouvernement d'Ontario de faire examiner le condamné par un médecin.

LA GUERRE EN CHINE

Les conditions de la paix

Londres.—Une dépêche de Shanghai, au Central News, donne comme suit les conditions de la paix: "La Chine devra payer une indemnité de 400,000,000 yen et céder au Japon l'île Formose et le sud de la Mandchourie." On dit que Taku et Shanhak Wan seront donnés au Japon comme garantie de l'observation des conditions imposées à la Chine par l'armistice.

Le gouvernement du Japon vient d'accorder aux Chinois un armistice de trois semaines, comme première conséquence des négociations diplomatiques ouvertes par l'envoyé de la Chine, Li Hung Chang. Cette suspension des hostilités ne s'appliquera toutefois qu'aux opérations des Japonais sur le continent asiatique, c'est-à-dire au nord-est de Pékin; elle laisse en dehors les opérations navales entreprises à Formose et aux îles Pescadores et qui vont se poursuivre.

San Francisco, 2.—Le steamer City of Rio Janeiro vient d'arriver de l'Orient et son capitaine a communiqué les renseignements qui suivent au sujet de la guerre entre la Chine et le Japon:

Le Japon a maintenant 100,000 hommes de troupes en campagne. 15,000 hommes de la garde impériale ont été réunis à Heroshina où ils s'embarqueront prochainement sur des transports de guerre.

La distinction entre la première et la seconde armée va évidemment se combiner. La première qui se compose de deux divisions, sera entièrement occupée au Mandchourie. L'autre comprend trois divisions et la garde impériale; cette armée se groupera dans le voisinage de Shantai Keou et de là marchera sur Pékin, à moins que les négociations de la paix nient un résultat favorable. On peut être certain que le corps de réserve de l'expédition de Pékin aura à s'emparer des forts de Taku, car la possession de ses forts assure le commandement sur le pays arrosé par la rivière Pei Ho, et d'importantes communications pour les troupes marchant sur la capitale de la Chine.

Il paraît que l'attitude énergique des troupes chinoises à New Chwang, le 5 mars dernier, n'était pas délibérée. Le général Wiers était peu préparé à recevoir l'armée japonaise qu'il croyait occupée à poursuivre l'armée de Leao Yung, qui s'est enfuie vers le nord après avoir éprouvé plusieurs défaites. A la fin de février, New Chwang fut pris par surprise, et sa garnison, qui se composait de 20,000 hommes, a fui aussi rapidement que possible. Mais la retraite a été coupée à un corps de troupes de 6,000, qui se sont réfugiées dans les maisons de la ville où ils se sont barricadés le mieux possible. Mais ces maisons et leur occupants furent bientôt massacrés par l'artillerie japonaise.

Les Japonais se sont rendus maîtres de toute la contrée arrosée par la rivière Leao et se sont emparés des provisions de bouche et des munitions de guerre de l'armée chinoise au nord de la Mandchourie.

Maintenant, rien n'empêche les Japonais de s'emparer de Leao Yung et de Moukden, s'ils le veulent.

En fuyant de Tien Chwang Tai, le 9 mars dernier, les Chinois ont incendié la ville qui a été complètement détruite. Une grande quantité de matériel de guerre a été détruit. A Ting Kwo, les Japonais ont pris 56 canons de divers calibres, une quantité considérable de munition de guerre, un vaisseau de guerre, deux petits steamers.

Les pertes éprouvées par les Chinois jusqu'à la bataille de Kong Wa Sui, le 17 décembre, se chiffrent comme suit: 6,660 tués, 9,680 blessés et 1,164 prisonniers. Les Japonais ont perdu 418 hommes tués et 1,712 blessés.

Echos d'Europe

Berlin, 2.—Le National Zeitung dit que pendant le banquet donné hier soir à l'occasion du 80ième anniversaire de la naissance du prince de Bismarck, l'empereur Guillaume a signalé ironiquement la présence du président du Reichstag, à ce banquet et d'être venu boire à la santé de l'ancien chancelier. Les convives se sont beaucoup amusés au dépens des deux socialistes.

Berlin, 1.—L'empereur Guillaume partira pour Kiel, mercredi, afin d'assister au lancement du nouveau croiseur Bismarck.

Une collision

Bangor, M., 2.—Un accident de chemin de fer s'est produit, ce matin, à deux milles d'ici. Le convoi du matin sur la ligne Bangor et Aroostock, qui a quitté cette ville à 6 h. 45 a. m., est venu en collision avec le convoi express de Saint-Jean. N. B., qui était en retard d'une heure et demie. On rapporte que plusieurs personnes ont été tuées ou blessées.

Plus tard, Bangor, M., 2.—Les dernières nouvelles qui nous arrivent du théâtre de l'accident, disent que deux personnes ont été tuées, et qu'il y a plusieurs blessés.

J. B. MORIN & CIE,

161 rue Saint-Joseph,

Québec.

Depuis un an je souffrais d'une oppression continuelle qui me fatiguait beaucoup, ma respiration était courte et difficile, je sentais toujours une boule d'air qui me bouchait l'estomac et nuisait à ma digestion. J'affaiblissais graduellement et cela me faisait craindre la consommation. Après avoir essayé différents remèdes sans succès, j'ai suivi un traitement à votre Vin à la Créosote de Hétra pure, sous peu de temps mon oppression est disparue, mon appétit devint meilleur, je sentis mes forces revenir et j'ai pris de l'embonpoint; maintenant ma santé est tout à fait rétablie.

Je demeure votre dévoué.

JACQUES AUGER, charbon,

Charlesbourg.

LE SAINDOUX
N'Y EST PLUS.

C'est précisément parce qu'il n'y a pas de saindoux dedans que la COTTOLENE, la nouvelle graisse de cuisine, est si extraordinairement populaire auprès des ménagères. La COTTOLENE EST PURE, DÉLICATE, SAVOUREUSE ET saine. Elle est exempte de l'odeur désagréable inhérente au saindoux.

En vente, chez tous les épiciers, en seaux de 3 et 5 livres. Fabriquée seulement par



The N. K. Fairbank Company,
Rues Wellington et
Aune, Montréal.

L'ACCIDENT DE DESCHAMBAULT

Détails exacts et complets

Voici les détails exacts sur l'incendie de la maison de M. Louis Frenette et la mort de M. George Dufresne, de Deschambault, la semaine dernière :

La maison Frenette a été incendiée dans la nuit de dimanche à lundi. Le lendemain, M. le curé Rousseau fit une assemblée des paroissiens et fit appel à leur charité en faveur de la famille éprouvée.

Les paroissiens, entre autres M. George Dufresne, souscrivirent généreusement de l'argent et organisèrent une corvée. On alla dans le bois dès le lendemain afin d'abattre les arbres pour en faire de la planche pour reconstruire la maison incendiée.

On abattit un arbre qui dans sa chute renversa M. Dufresne et le cheval de M. Paquin. Les ouvriers ignoraient complètement que M. Dufresne fut sous l'arbre et s'occupèrent de dégager le cheval. C'est alors qu'on entendit râler le malheureux jeune homme qui était sans connaissance.

On était loin de croire la situation aussi terrible et M. Dufresne fut transporté chez son beau-frère M. E. Bouillé, pilote.

En dépit des soins les plus empressés, le soir il expirait à 7.20 sans avoir recouvré ses sens.

Le vicaire lui donna l'absolution générale profitant d'un moment où la victime sembla la reconnaître. M. Dufresne avait fait ses Pâques la semaine précédente.

Toute la paroisse a assisté aux funérailles vendredi.

Son frère, M. Alexis Dufresne, étudiant en médecine, a été mandé chez lui mardi soir et en arrivant à la station il a appris la triste nouvelle.

Il doit passer cette semaine ses examens à la pratique de la médecine.

A lui et à la famille en deuil, nous offrons nos sincères condoléances.

Le défunt laisse une femme et des enfants.

Quant à la maison Frenette, elle est presque toute reconstruite.

Bismarck

Grandes réjouissances en Allemagne

Cadeaux à l'occasion de son 80ème anniversaire

New-York, 1.—Une dépêche de Friedrichsruhe dit que plus de mille paquets contenant des cadeaux adressés au prince de Bismarck à l'occasion de son 80ème anniversaire, sont arrivés au château.

Vingt-trois employés du bureau de poste ont été occupés hier, toute la journée et pendant la soirée à expédier les messages de félicitations envoyés de toutes les parties du pays à l'ancien chancelier. Le nombre de ces messages s'élève jusqu'à présent à plus de deux cents mille.

La célébration de l'anniversaire de l'ancien chancelier attire à Friedrichsruhe une foule considérable. Les convois amènent des gens de tous les points de l'empire.

Le prince de Bismarck s'est levé ce matin à 9.45 hrs. Il était très bien. Le Dr Schwenning a été le premier à lui présenter ses félicitations en même temps qu'un magnifique bouquet de roses.

Leipzig, 1.—La nouvelle statue du prince de Bismarck a été dévoilée à midi. La place et tous les environs étaient éclairés à l'électricité. Après le dévoilement de la statue, une procession comprenant plusieurs milliers de personnes, a parqué dans les rues de la ville.

Munich, 1.—Un grand festival a eu lieu, hier soir, en l'honneur du prince de Bismarck.

Berlin, 1.—A Stuttgart, hier soir, 600 élèves des hautes écoles, portant des torches, ont parqué autour du monument du prince de Bismarck.

Il y a aussi eu une grande procession à Kissingen.

New-York, 1er.—La colonie allemande célèbre aujourd'hui le 80e anniversaire de la naissance du prince de Bismarck. Elle a envoyé un télégramme de félicitations au chancelier. Ce soir, il y aura procession aux flambeaux.

Terrible accident

Un homme se casse le cou

Ce matin vers 8 h. 30, l'ambulance a été appelée en toute hâte à St-Roch où un accident terrible venait d'arriver. Un ouvrier employé chez M. Archer, nommé Pierre Bilodeau était sur une pile de planches lorsqu'il fit un faux pas et dégringola d'une grande hauteur tête première sur le sol. Il fut relevé sans connaissance et transporté à l'hôtel-Dieu, où le Dr Catellier lui donna ses soins. Le malheureux s'est cassé le cou et on désespère de lui sauver la vie.

Il est marié et père de trois enfants, âgé d'une trentaine d'années et demeure rue St-Roch.



L'HON. F. HACKETT

PRESIDENT DU CONSEIL EXECUTIF

(De l'Événement de lundi.)

Un certain nombre de conservateurs de Lévis s'étaient réunis, hier soir, au bureau du *Quotidien* pour organiser une réception à l'hon. M. Hackett. Après s'être entendus sur la démonstration à faire au nouvel élu de Stanstead, M. J. E. Roy, N. P., fut chargé de rédiger l'adresse, et, ce matin, on se mit à l'œuvre pour faire les préparatifs nécessaires.

La démonstration a été un succès. Lévis a fait à l'hon. président du conseil une splendide réception.

Le convoi du Grand-Tronc est entré en gare à 2 h. 30, au milieu d'une foule considérable, qui s'était réunie là pour acclamer l'hon. M. Hackett.

Un grand nombre de conservateurs de Québec, parmi lesquels on remarquait étaient allés se joindre aux citoyens de Lévis.

En descendant du convoi, M. Hackett fut reçu par un grand nombre d'amis personnels et politiques qui le félicitèrent chaleureusement de son brillant succès à Stanstead.

M. I. N. Belleau présenta ensuite à M. Hackett, au nom des conservateurs de Lévis, l'adresse suivante :

L'hon. F. M. Hackett,
Avocat, C. R.,
Président du Conseil.

Monsieur le Ministre,

Permettez à vos amis de Lévis et de la région de Québec de vous saluer au retour de votre lutte triomphante dans Stanstead. Votre élection, dans les circonstances difficiles que nous traversons, a une grande signification. Elle est la victoire du bon sens et de la justice contre les préjugés et le fanatisme.

Elle est la manifeste approbation de la politique du cabinet Taillon. Elle venge le parti conservateur des attaques injustes qu'une certaine presse a portées contre lui.

Puisse la majorité écrasante que vous avez obtenue faire cesser une campagne dangereuse qui ne pourrait avoir que les plus funestes effets au point de vue de l'harmonie qui devrait toujours exister au milieu d'une population composée comme l'est celle de notre province.

Nous ne saurions oublier que l'immense popularité dont vous jouissez dans la région que vous habitez a été un appoint considérable dans le combat glorieux que vous venez de soutenir.

Nous vous en félicitons chaleureusement. Le parti conservateur de Lévis désire vous complimenter de vos succès et vous souhaiter, à votre entrée dans la vieille capitale, les meilleurs souhaits pour vous-même et votre famille.

LES CONSERVATEURS DE LÉVIS.

Mort de M. W. Thom

Nous apprenons avec regret la mort de M. William Thom, instituteur de Québec, à l'instruction duquel un grand nombre d'hommes d'affaires de toutes les parties du Canada doivent leurs succès. Pendant de longues années, M. Thom a tenu à Québec une Académie célèbre où de nombreux élèves ont puisé l'éducation.

M. Thom a donné son cours à 3 heures hier et une demi-heure après, il était mort. Il était âgé de 72 ans.

Sainte Teresa Urrea

Un conflit sanglant au Mexique

Six personnes tuées

New-York, 2.—Une dépêche de Opi-naga, Mexique, nous fait part d'un conflit sanglant qui s'est produit hier en cette localité entre les autorités et les admirateurs de Teresa Urrea, qu'on appelle dans cette contrée "la patronne du Mexique."

Cette jeune femme qui est douée d'une grande beauté, vit parmi les mexicains depuis quelque temps. Il paraît qu'elle a opéré plusieurs guérisons apparemment miraculeuses, par la simple imposition de ses mains sur les personnes malades. Les gens, la croyant inspirée du Ciel, vont par centaines lui rendre visite. Ces pèlerinages ont augmenté au point d'inquiéter les autorités, et afin de prévenir les désordres, elles ont essayé hier de disperser les pèlerins. L'action de l'autorité a eu pour effet de provoquer un conflit pendant lequel six personnes ont été tuées.

Cette tentative n'ayant pas réussi, un détachement de police fut envoyé sur les lieux avec ordre de s'emparer d'une statuette en bois appartenant à Teresa. Celle-ci en voyant approcher la police conseilla à la foule qui l'entourait, de résister.

Il s'en suivit une bagarre pendant laquelle cinq personnes furent tuées et 3 blessées. Teresa s'est enfuie emportant avec elle la statuette en bois que la police avait ordre de saisir. On croit que la jeune femme est allée se réfugier dans son ancienne résidence à Sonora, Mexique.

Petites nouvelles

Température toujours agréable depuis quelque temps.

—Depuis que la corporation a mis un homme de police pour surveiller le minage à l'hôtel de ville, la danger semble avoir disparu. Tant mieux.

—Aujourd'hui, 10ème anniversaire du départ du 9ème bataillon pour le Nord-Ouest.

—Un colporteur n'ayant pas de licence pour la ville a été condamné à \$20 d'amende.

—Une personne de Charlesbourg pour vente de boisson sans licence, \$120 et les frais.

—Au moyen de la *Varlope* Chouinard, les employés de la corporation ont délivré en quelques heures le marché Montcalm de la neige qui l'encombra.

—Un bambin qui s'amusait à lancer des pierres à même le tas de pierres de la corporation près du marché Montcalm a été transporté au poste de police par le contre-maître, M. Théo. Chouinard. Les noms des autres gamins sont connus. Avis aux intéressés. La police a instruction d'être très sévère.

Ne pas confondre

On nous prie de faire remarque au public que M. Julien, chez qui a été acheté le grana empoisonné qui a causé la mort de M. Robitaille, il y a quelque temps, à Ste-Catherine, n'est pas M. P. Julien, Juge de Paix en cette paroisse. Ce monsieur a averti le coroner, voilà tout.

Constipation, PCUDRELAXATIVE VICHY

NOTES OUVRIERES

—A une réunion de l'Assemblée No. 10, 123 des Chevaliers du Travail de Lévis, il a été résolu qu'une amende de pas moins de \$5 et pas plus de \$10 soit imposée à l'avenir à tout membre qui travaillera pour un salaire plus bas que celui de l'échelle de prix fixée par cette assemblée.

—Un pauvre journalier, membre de l'Ordre des Chevaliers du Travail, fait actuellement faire quelques réparations à sa maison. Il paye aux ouvriers qu'il emploie les gages fixés par l'assemblée, c'est-à-dire \$1.25 par jour. C'est une leçon pour les industriels qui n'offrent que cinquante centins par jour aux ouvriers.

—Voici ce que la *Semaine Commerciale* dit, dans son numéro du 29 mars dernier, au sujet de l'idée du Conseil Central de fonder un journal d'enseignement professionnel des arts et métiers :

"Le Conseil Central du Travail à Québec a récemment adopté des résolutions en faveur de l'établissement d'un journal d'enseignement des métiers, comme il en existe déjà pour l'enseignement primaire et l'agriculture."

"L'idée est excellente. Par tempérament, nous répugnons à cette dépendance systématique des gouvernements où se mettent en ce pays une foule d'entreprises ou d'institutions. Nous voudrions enseigner au peuple à compter d'abord sur lui-même. Mais puisque déjà le gouvernement subventionne un certain nombre de publications d'intérêt éducatif, nous le verrons sans objection étendre son appui à une feuille destinée à instruire les artisans des villes."

Nous sommes bien de l'avis de la *Semaine Commerciale*, et nous voudrions pouvoir nous passer de l'aide du gouvernement pour nous instruire et nous perfectionner dans nos métiers. Malheureusement, nos ressources financières ne nous laissent pas l'espoir que nous pourrions un jour entreprendre la publication d'un journal d'enseignements des métiers. C'est pourquoi nous réclamons du gouvernement les mêmes avantages qu'il accorde aux cultivateurs et aux instituteurs, c'est-à-dire une subvention suffisante pour assurer l'établissement d'un journal destiné à l'instruction des ouvriers.

Le Conseil Central en demandant de l'aide au gouvernement, démontre l'intérêt particulier qu'il porte aux unions ouvrières, et du désir qu'il a de leur procurer l'avantage de l'instruction, condition essentielle à la bonne harmonie qui doit régner dans leur sein.

Le besoin d'une pareille publication se fait sentir depuis longtemps. En effet, combien n'y a-t-il pas parmi nous d'ouvriers qui, ne comprenant pas l'anglais, ne peuvent profiter des bons conseils et des suggestions pratiques contenues dans les journaux américains du même genre. Toutefois, ces journaux américains, quelle que soit leur valeur ne peuvent avoir à nos yeux, et pour nos intérêts locaux, une valeur pratique égale à celle d'un journal du même genre publié dans notre province de Québec.

Ce qu'il nous faut, c'est un journal spécial pour nous, rédigé de manière à intéresser le patron tout en instruisant l'ouvrier, mettant patrons et employés en relation directe, et créant ainsi un courant d'idées et de sentiments tendant au but si généralement poursuivi, l'avancement et le perfectionnement de l'artisan, et partant le succès et la prospérité de nos industries.

—La difficulté qui existait entre les cordonniers monteurs de la maison McCready de Montréal, vient de se terminer par un règlement à l'amiable sur décision d'arbitres.

MM. Pierre d'Amour, Désiré Voizard et John Noel ont été les intermédiaires entre les patrons et les ouvriers.

Loin d'avoir eu leurs prix baissés, les monteurs s'estiment très heureux que des changements importants d'augmentation ont été apportés dans certains départements et ce, à leur avantage.

—Aux ouvriers l'union et l'organisation leur sont aussi nécessaires que le sont la concentration et la discipline aux armées sur le champ de bataille. Sans l'union et sans l'organisation, l'ouvrier est comme sans autre une armée est qu'une populace démoralisée et sans valeur.

D'un autre côté, l'expérience pratique a démontré que la vieille devise *l'union fait la force* peut certainement s'appliquer à tout ce qui intéresse la classe ouvrière plus peut-être qu'à toute autre classe de la société, et que dans l'union et l'organisation, l'ouvrier, soit individuellement soit comme membre de la grande armée des travailleurs de l'univers, y trouve la protection la plus certaine.

Depuis les temps reculés où originèrent ces associations d'artisans pour s'interposer entre l'ouvrier et la tyrannie de rois et de barons pillards, jusqu'à nos jours, où le grand principe du travail organisé se répand si librement, et que ses bienfaits sont bien reconnus, la néces-

sité et les avantages de l'organisation ont été si souvent représentés aux fils de travail, que ce serait tout-à-fait superflu de traiter cette question de nouveau bien au long.

Mais on ne saurait perdre de vue un instant que, quelles que soient les améliorations qui ont été apportées dans la condition de l'ouvrier, et qui l'ont faite ce qu'elle est aujourd'hui comparée à ce qu'elle était autrefois, elles sont dues en grande partie, sinon toute, à la force de l'union et au respect qu'impose cette force obtenue de l'union et de l'organisation.

Le travail organisé est devenu une puissance dans l'Etat.

Les représentations de la classe ouvrière sont écoutées aujourd'hui avec respect; autrefois elles étaient entendues avec un dédain mal déguisé et par trop fiévreusement traitées avec le plus évident mépris.

La condition de l'ouvrier et du travailleur à gage a été élevée; une rémunération plus satisfaisante est obtenue en retour de son labeur, et un grand pas a été fait tendant à l'amélioration de la condition de l'ouvrier en général. Ceci ne pouvait être accompli que par l'organisation seulement, ce grand principe qui fait connaître aux ouvriers quelle est leur force dans l'union et inspire aux autres un légitime respect pour leurs demandes.

Cependant on ne saurait trop insister sur ce point, que le travail organisé ne constitue aucune menace aux autres classes de la société. Il n'est ni dictatorial, ni tyrannique. Il n'agit pas sur l'offensive, mais sur la défensive. Il se réclame des droits qui, comme toute autre créature humaine, lui sont acquis par droit divin et qui, peu à peu, durant le cours des âges, soit par la force, soit par les artifices, lui ont été dérobés. Il place l'ouvrier dans la position qu'il occupait ou qu'il devrait occuper, et lui enseigne comment défendre ses droits légitimes, droits non sujets à prescription.

Il fait plus, il en fait un meilleur artisan, plus dépendant et plus respecté de lui-même. Il défend l'opprimé et vient au secours de celui qui est dans la détresse. Il contribue à rendre l'ouvrier plus habile et à lui inspirer des sentiments d'honnêteté à remplir ses devoirs envers ses patrons, stimule l'affection envers ses confrères ouvriers, et tend à faire disparaître ces lignes de démarcation entre ouvriers de nationalités et de croyances différentes, qui sont si préjudiciables aux intérêts et aux relations amicales qui doivent exister entre patrons et ouvriers.

Enfin, tout en travaillant à atteindre ce louable but, il ne conseille ni encourage jamais de recourir aux mesures extrêmes, seulement que quand toutes ressources d'arguments justes et raisonnables, et, si possible, d'arbitration et de conciliation ont été épuisées.

Ceux qui insinuent et qui préconisent que l'ouvrier était dans une meilleure condition, sous tous les rapports, avant que les associations ouvrières fussent établies, ne sont pas les amis de l'ouvrier, mais sont ses ennemis. Ses vrais amis sont ceux qui sont en communauté d'intérêts avec lui—ses confrères de l'atelier ou de la manufacture—et c'est un devoir pour lui de joindre ses forces avec les leurs pour le bienfait de tous, car d'aucune autre manière elles ne peuvent être utiles et produire de bons résultats.

Voilà la morale que nous pouvons tirer du passé, et elle est la leçon la plus profitable pour l'avenir. Chaque corps de métier qui n'est pas encore organisé devrait s'unir et s'organiser sans délai, afin de coopérer plus effectivement à la défense des droits de chacun en particulier et à ceux de la classe ouvrière en général.

Une mère de famille sauvée de la consommation

Lisez ce certificat :

M. J. B. MORIN & CIE,
161, rue St-Joseph.

Québec, Canada.
Ma femme souffrait depuis plusieurs années, pour ainsi dire jour et nuit, ce qui la mettait dans de grandes inquiétudes; elle a pris un grand nombre de remèdes sans aucun succès. Dernièrement elle essaya votre *Vin à la Créosote de Hôte* pure; elle éprouva de suite un grand soulagement. Elle continua le traitement; elle renouva sous peu de temps son appétit et ses forces et elle a l'espoir de passer, grâce à cet excellent remède, encore de nombreuses années au milieu de sa famille.

LOUIS LAVOIE,
Petite Rivière, Co. Charlevoix.

Cour criminelle

Voici la liste des nouvelles causes devant la cour criminelle au prochain terme qui s'ouvrira le 16 avril.

Albert Baron—Blessures graves;
Marie Gagnon—Incendie;
A. Desjardins, F. Desjardins, T. Lagueux et Virgine Bisson—Larcin;
J. H. Morrisette—Vol de lettres.

FEUILLETON DE "LA JUSTICE."

No. 4

REINE DE NUIT

DEUXIÈME PARTIE

UN DRAME DANS LA MER NOIRE

IV

Nous avons dit, à la fin de notre première partie, que l'agent Pruchot se refusait absolument à croire à un suicide de la part de Marcelle, et qu'il espérait la retrouver un jour.

Pruchot, comme agent de police, était un artiste, un dilettante à qui les missions que lui confiaient ses chefs ne suffisaient pas ; il aimait à travailler pour lui-même, pour sa propre satisfaction, et comme cela le conduisait fort souvent à d'étonnantes découvertes, dont la police tirait bon parti, on laissait habituellement, en dehors des affaires urgentes, à cet habile flairer de pistes, toute latitude dans son service.

Le long séjour d'Alexandre Phasis à l'Ermitage, après la disparition de Marcelle et les affirmations du consul en ce qui concernait la probité et la délicatesse du Mingrélien, avaient, on se le rappelle, chassé de l'esprit de Pruchot toutes ses préventions contre le prince.

Cependant, peu à peu, les soupçons de la première heure, vinrent, les uns après les autres, reprendre la place qu'ils avaient déjà occupé dans l'esprit de l'agent.

— En réalité, se disait-il, que prouve la bonne opinion du consul général sur la moralité et la délicatesse du prince Phasis ?

— Rien du tout !

— Au point de vue des idées mondaines l'enlèvement d'une jeune fille n'entache en rien l'honorabilité de ce qu'on appelle un gaillard homme. C'est un crime aux yeux de la loi, mais c'est presque un mérite, un titre de recommandation selon certaines théories mondaines ; et bien des gens qui se briseraient la cervelle plutôt que de soustraire un louis dans la bourse de leurs voisins, ne se font aucun scrupule de prendre à ceux-ci leurs femmes ou leurs filles.

— D'un autre part, le séjour du prince à l'Ermitage jusqu'à la fin du mois d'octobre ne prouve pas davantage son innocence. C'est tout simplement la mise en œuvre d'un moyen vulgaire pour détourner les soupçons. Comment m'y suis-je laissé prendre ?... Bon pour Camuzot, cela, mais moi... C'est une faute que j'ai commise... J'aurais dû ne pas quitter le pays et exercer une surveillance de tous les instants sur ce sauvage... civilisé. Sa prudence un beau jour se serait trouvée en défaut.

— Ah ! j'ai manqué là une bien belle occasion de me distinguer !... C'est de la faute à cet animal de Camuzot... il n'y a que lui au monde pour avoir l'idée de piéner tête dans un souterrain... il a fallu le tirer de son trou, ce cher camarade, et ça m'a troublé l'esprit. Bref, tout a été raté et c'est à recommencer.

Recommencer !... oui ! Mais il ne fallait plus faire d'impair, cette fois, et pour arriver à Marcelle, qu'il ne connaissait pas, il était nécessaire qu'il suivit Alexandre dans toutes ses démarches, dans toutes ses actions, celui-ci devant nécessairement conduire à celle-là ?

Pruchot se mit à filer le prince Phasis.

L'action légale était éteinte par la mort de M. Aubry, et les démarches de Pruchot ne pouvaient avoir aucune consécration judiciaire ; en d'autres termes elles ne devaient aboutir à aucune poursuite criminelle ; il agissait donc par pure curiosité, pour donner satisfaction à ses instincts d'homme de police et s'assurer si les prévisions étaient vraies ou fausses.

Disons aussi qu'il était poussé dans cette voie par l'espérance de faire quelque découverte intéressante concernant le Mingrélien. Depuis que ses soupçons pesaient de nouveau sur celui-ci, il lui apparaissait que le passé et le présent de ce prince étranger cachaient bien des agissements mystérieux qu'il lui plaisait d'éclaircir.

C'est ainsi qu'il était arrivé, malgré toutes les précautions d'Alexandre et l'habileté de ses combinaisons à connaître l'adresse de Marcelle et la situation officielle du tuteur que le prince occupait auprès de la jeune fille.

— Elle est jolie, la moralité et la délicatesse de ce grand seigneur étranger ! pensait Pruchot. C'est un vulgaire Alphonse qui a enlevé Mlle Aubry pour lui croquer sa fortune. Toutefois, les moyens qu'il a mis en œuvre pour arriver à son but, dénotent une habileté et une astuce peu communes. Je comprends qu'on se soit trompé sur son compte à l'ambassade et chez le consul ; mais c'est un devoir

pour moi de continuer la chasse que j'ai commencée ; il n'est pas possible qu'elle n'aboutisse pas à quelque surprise.

Et cette chasse en effet, il la continuait.

Nous verrons bientôt ce qu'elle devait produire.

Pendant ce temps, que se passait-il chez Marcelle ?

Annika remplissait avec un zèle consciencieux ses fonctions de demoiselle de compagnie, et Marcelle, suivant sa promesse, la traitait avec beaucoup d'égards, bien plus en amie qu'en servante.

Cependant, elle s'aperçut bientôt qu'Annika, dans son caractère, dans ses paroles dans ses agissements, présentait des bizarreries difficilement inexplicables.

Elle passait de l'enjouement à la mélancolie, de la gaieté à la tristesse, du calme à l'agitation, de l'affection à quelque chose qui prenait parfois l'aspect de la haine — et tout cela sans cause apparente, sans aucun prétexte.

Parfois la physionomie si douce, si calme au repos, se faisait tout à coup sévère, dure, hautaine et comme menaçante, et alors sa soumission ressemblait à de la révolte ; on eût dit qu'il se révélait soudainement en elle une autre femme — différente de celle que Mlle Aubry connaissait.

Marcelle en éprouvait à la fois de la surprise et du chagrin.

— Qu'avez-vous Annika ? lui demandait-elle. Vous si modeste, si bonne, si affectueuse, si dévouée d'habitude, semblez à certaines heures orgueilleuse, méchante et cruelle ? Est-ce donc que la vengeance hante toujours votre cerveau ?

— Oui, répondait Annika, farouche, toujours !... Je ne saurais ni oublier ni pardonner !

Puis, comme si elle souffrait de cet état, elle s'abandonnait aux larmes et se refusait à toutes les consolations jusqu'au moment où, redevenue calme, pour bien persuader à Marcelle que ses étranges paroles et la violence de ses sentiments haineux ne s'adressaient pas à elle, Annika, de nouveau, se faisait souple, calme et flatteuse envers sa maîtresse, toute sa bonne humeur et sa gaieté renaissaient aussitôt.

Elle implorait le pardon de Marcelle, et, pour mieux l'obtenir, parlait du prince Phasis — de ce beau prince tant aimé et si épris lui-même.

Marcelle souriait, et, heureuse, oubliait bien vite les singularités de la jeune étrangère.

Parfois aussi, lorsque Marcelle, dans leur causerie intimes, venait à parler de son cher prince, Annika, comme si elle eût voulu empoisonner la joie de Marcelle et détruire la confiance que celle-ci avait en Alexandre, se livrait à des récriminations violentes contre les hommes ; ils étaient fourbes, menteurs, inconsistants, oublieux de leurs promesses ; ils ne savaient ni aimer ni haïr.

— Comment sais-tu cela ? demandait tranquillement Marcelle. Tu as donc été trompée dans tes affections, ma pauvre Annika ?

Annika, pâle, en proie à une grande agitation, ne répondait pas.

— On voit bien que tu ne connais pas Phasis ! ajoutait Marcelle toute fière de son époux et ayant en lui une foi absolue.

— Oh ! je ne fais aucune allusion au prince, s'empresait de dire Annika. Vous dites vrai : je ne le connais pas ! cependant, il me semble que si j'étais homme et si j'aimais...

— Eh bien ?

— Je ne voudrais pas laisser s'écouler un seul jour sans voir une femme !

— Mais nous nous voyons tous les jours le prince et moi ! s'écriait étourdiment Marcelle.

— Ici ? demandait Annika.

— Ici ou chez lui !

— Ah ! faisait l'étrangère d'un accent bizarre.

Puis, vivement :

— Je crois que je deviens folle à certains moments... Ne faites pas attention à mes paroles, madame.

Marcelle avait un bon sourire.

— Je crois plutôt que tu es curieuse !... Tu voudrais le voir, mon prince, avoue-le ?

— Non ! non !... Oh ! non, je ne suis pas curieuse !

Et comme désespérée, elle sortait de l'appartement et courait s'enfermer dans sa chambre.

— Pauvre fille ! murmurait Marcelle ; elle a été trompée, victime d'un abandon, peut-être, et cela lui a troublé l'esprit.

Un soir que Marcelle était seule ; elle chargea sa femme de chambre de dire à Mlle Annika qu'elle voulait lui parler.

— Mais, madame, répliqua la suivante, Mlle Annika n'est pas dans sa chambre.

— Où est-elle ?

— Sortie à dix heures, comme elle le fait à tous les jours.

Marcelle, à cette révélation, ne put retenir un geste de surprise.

— Vous dites ? fit-elle.

— Je dis que Mlle Annika sort tous les soirs. Est-ce que madame l'ignorait ?

— Oh ! Mlle Annika n'a pas besoin de mon autorisation pour sortir, elle est libre d'agir à sa guise.

La servante se pinça les lèvres.

Elle n'aimait pas Annika, qui évitait tout rapport avec la domesticité.

— Ah ! c'est différent ! répliqua la femme de chambre. Dès que Mlle Annika est libre... Je l'ignorais... et ses façons n'étaient point faites pour m'instruire.

— Ses façons !... de quelles façons parlez-vous ?

— Le mystère dont elle s'entoure. A dix heures, elle quitte furtivement la maison, traverse la rue, monte dans un coupé de maître qui l'attend de l'autre côté du trottoir et se rend...

— Où ?

— Là ! fit la servante, en désignant une somptueuse habitation visible de la fenêtre, dans cet hôtel qu'on aperçoit d'ici à travers les arbres et qui, outre sa principale entrée sur la rue, en a une autre sur les Champs-Élysées.

Tout cela était bien fait pour exciter la curiosité de Marcelle.

— Qui donc vous a si bien instruite des actions de mademoiselle Annika ? demandait-elle.

— C'est le cocher... ça l'intriguait de voir tous les jours ce bel équipage attendre mademoiselle Annika : il a voulu savoir où il la conduisait et il l'a suivi... avec le petit coupé de madame.

— C'est très mal ce qu'a fait le cocher ; vous le lui direz de ma part.

— Oui ! Madame.

— Et qui habite cet hôtel ?

— Une dame étrangère, fort riche, dit-on.

— Qui se nomme ?

— Je ne saurais éclairer madame sur ce point. Personne dans le quartier ne sait comment elle se nomme. On ne la désigne que sous ce titre bizarre : *Reine de Nuit* !

— C'est bien ! fit Marcelle, en congédiant sa femme de chambre.

Ces singulières confidences préoccupèrent Marcelle jusqu'au moment où elle se mit au lit, et, de nouveau en s'éveillant, elle y pensa encore.

Dans quel but Annika se rendait-elle tous les jours à l'hôtel de cette riche étrangère dont on ignorait le nom ?

Que signifiait l'appellation de *Reine de Nuit*, dont on avait affublé celle-ci ?

Cependant sa préoccupation ne dépassait pas encore les limites de la curiosité ; elle supposait que les agissements d'Annika, ses sorties mystérieuses se bornaient tout simplement à préparer la vengeance qu'elle rêvait, ce qui n'intéressait nullement Marcelle.

Quant à cette riche étrangère, sa voisine, c'était vraiment puéril de s'en occuper, même un instant.

Toutefois, après s'être levée, son premier soin fut de plonger les yeux vers l'hôtel que sa femme de chambre lui avait signalé.

C'était en effet, une habitation d'aspect somptueux, avec un vaste jardin aux pelouses bien entretenues et garnies de corbeilles de fleurs, de grands arbres et de massifs de lilas, au milieu desquels, du côté de la petite porte ouvrant sur les Champs-Élysées, s'apercevait une sorte de pavillon, élevé d'un rez-de-chaussée sur perron.

Mais hôtel, jardin et pavillon paraissaient absolument déserts ; portes et fenêtres étaient fermées et l'on pouvait croire qu'il ne se trouvait là aucun locataire.

Dans la journée, Marcelle qui plusieurs fois déjà, avait porté ses regards vers cette habitation, aperçut dans le jardin un vieil homme dont les allures et la tenue semblaient être celle d'un domestique de confiance, quelque chose comme un majordome ou un intendant ; mais sa présence là ne prouvait en aucune façon que l'hôtel fût habité ; il se pouvait même que ce personnage fût un simple gardien se livrant à une sorte d'inspection.

— Etait-il donc vrai qu'Annika se rendait dans cet hôtel chaque soir ?

Marcelle en doutait maintenant.

Elle avait un bon moyen de contrôler les affirmations de sa servante, c'était de surveiller elle-même les agissements de sa demoiselle de compagnie.

Sans l'interroger aucunement, elle s'y appliqua dès le soir.

Un peu avant dix heures, elle se mit en embuscade et reconnut qu'on ne l'avait point trompée en ce qui concernait la présence d'un coupé stationnant de l'autre côté de la rue.

Peu après, elle vit Annika sortir de sa chambre, traverser la cour et, après s'être fait ouvrir la porte cochère, rejoindre le coupé et y entrer vivement.

Donc, tout était vrai dans le récit de la femme de chambre.

Bientôt Marcelle vit surgir des Champs-Élysées le coupé qui conduisait Annika ; il s'arrêta à la porte du jardin. Une ombre noire, une femme en descendit. Sans doute, c'était Annika.

Puis l'hôtel sombre s'illumina soudain, d'un grand salon du rez-de-chaussée jaillirent d'éclatantes lumières.

Alors seulement l'inquiétude entra d'une façon sérieuse dans son cœur et elle eut la pensée que sa demoiselle de compagnie n'était point ainsi qu'elle l'avait prétendu, une fille pauvre, abandonnée et sans famille, et, en ce cas, sa présence chez elle devait avoir quelque cause secrète qui pouvait être un danger soit pour celle-ci soit pour le prince.

En effet, les agissements mystérieux d'Annika, ses relations avec une riche étrangère, inconnue de tous, et qui faisait illuminer ses appartements pour recevoir la visite d'une jeune fille d'une condition apparente des plus modestes — voisine même de la domesticité — étaient des motifs bien suffisants — surtout si on les rapprochait des bizarres propos qu'elle tenait parfois et des étrangetés de caractère auxquelles elle s'abandonnait — pour apporter l'appréhension et la crainte dans l'esprit de Marcelle.

Elle se souvenait de mille choses maintenant — paroles et faits — qui toutes se présentaient à elle, décevantes et concluantes. Il n'y avait plus à en douter, c'était à une ennemie qu'elle avait ouvert sa porte.

Mais que voulait cette ennemie ? C'est ce qu'il fallait savoir.

V

Le premier moyen qui vint à l'esprit de Marcelle de se débarrasser d'Annika fut de la renvoyer, mais elle le repoussa aussitôt comme insuffisant.

Si l'étrangère était réellement une ennemie, le danger que redoutait Marcelle — plus encore pour le prince que pour elle-même — ne se trouvait point évité par l'absence d'Annika. Absente ou présente, son inimitié était toujours une cause d'appréhension.

Elle songea alors à mettre sa demoiselle de compagnie en présence du prince, espérant tirer de cet entrevue une découverte quelconque. Si habile, si dissimulée que pût être Annika, il était impossible que dans cet entretien, elle ne se trahît pas, par son attitude ou ses projets.

Marcelle s'arrêta à cette pensée et écrivit à Phasis qu'elle l'attendait le soir même dîner. Sa lettre écrivait pressante et n'admettait pas d'excuse.

Puis dans la journée elle dit à sa demoiselle de compagnie :

— Ma chère Annika, il se présente une occasion pour vous de faire connaissance avec le prince Phasis. Ce soir il dînera ici. Vous me ferez plaisir en prenant part à ce dîner. J'espère que cela ne vous déplaît pas ?

Un éclair, aussitôt éteint, passa dans les yeux de l'étrangère, et, calme, indifférente, elle répondit :

— Ma présence gênerait vos effusions de tendresse, madame, et la vue de votre bonheur me rappellerait trop cruellement que moi aussi j'ai été aimée et que je ne le suis plus. Ce serait un supplice au-dessus de mes forces et que je vous conjure de m'épargner.

— Vous refusez ?

— Hélas, oui, madame !

— Et moi qui vous croyais curieuse de voir mon cher prince ! Me suis-je donc trompée ?

Annika, comme il elle n'eût pas voulu répondre à cette question, se contenta de dire :

— J'attendrai une autre occasion... moins intime ; j'espère quelle se produira prochainement, et alors vous me verrez empressée de me rendre à vos desirs.

Ce refus rassérénait l'esprit de Marcelle.

Cette indifférence d'Annika au sujet de Phasis lui était une preuve que sa demoiselle de compagnie ne nourrissait aucun sentiment haineux contre le prince, et que son bonheur n'était point menacé.

Nous allons voir tout à l'heure combien elle se trompait !

— Soit ! reprit-elle. Ma satisfaction, mon égoïsme, si tu veux, ajouta Marcelle employant son tutoiement amical, ne va pas jusqu'à t'imposer une souffrance quelconque.

— Oh ! vous êtes bonne, je le sais, fit Annika, et je me garderai bien de jamais l'oublier.

La journée s'écoula sans autre incident.

L'étrangère se montra cette fois souple de caractère, empressée, affectueuse, joyeuse même, comme si elle eût voulu prendre sa part du bonheur que devait apporter pour Marcelle une soirée de tête à tête avec Alexandre.

Marcelle avait chassé de son esprit toutes ses craintes qui lui semblaient puériles maintenant. Ni elle ni Phasis ne pouvaient avoir rien à redouter d'une pauvre fille, un peu excentrique parfois mais sincèrement dévouée et reconnaissante de l'hospitalité généreuse qu'elle avait trouvée chez Mlle Aubry.

Restaient il est vrai, ses sorties mystérieuses ; mais l'explication lui en serait facile sans doute, et Marcelle se promit de l'interroger à ce sujet dès le lendemain.

Un peu avant sept heures, Annika se retira dans sa chambre.

— Fais toi servir dans ton appartement lui dit Marcelle, et dispose de ta soirée à ta guise, ajouta-t-elle avec un malin sourire.

Mais Annika ne parut nullement gênée de cette allusion discrète à ses courses nocturnes.

C'est donc qu'elle était près à en fournir l'explication à sa maîtresse.

A ce moment un domestique annonça : « le tuteur de mademoiselle. » C'est ainsi que Phasis toujours prudent se faisait

annoncer chez Marcelle.

Annika disparut aussitôt. Elle habitait une pièce du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour.

Dès qu'elle fut entrée chez elle, son visage, calme jusqu'alors, et son attitude indifférente, prirent une expression de colère, d'emportement et de haine farouche. Si Marcelle l'eût vue ainsi, elle en eût conçu les appréhensions les plus vives et les mieux justifiées.

— Ah ! s'écria l'étrangère, dont les grands yeux noirs lançaient de sinistres flammes, l'heure de la vengeance est enfin arrivée !... Ce soir, le lâche Phasis sera mort... tué par moi !

Et sans hésitation, d'une main ferme, elle ouvrit une cassette et en tira un poignard qu'elle cacha dans son corsage.

Puis, froidement, sans émotion apparente, elle reçut le domestique qui lui apportait son dîner.

Mais les plats restèrent intacts sur la table ; elle n'eut pas un instant le désir d'y toucher.

Elle allait et venait dans sa chambre, par bonds désordonnés et furieux, comme une lionne blessée, rougissant et palissant tour à tour ; ses yeux se creusaient et se cernaient de bistre et ses lèvres laissaient échapper des exclamations sourdes.

— Ils sont là... tous les deux... la joie au cœur, le sourire aux lèvres... heureux, en un mot !... Lui, oubliant ses promesses, ses serments, redit à cette femme toutes les paroles passionnées, toutes les tendresses qui, autrefois, s'adressaient à l'abandonnée d'aujourd'hui. Elle, l'écoutant affolée... comme moi, jadis... ô douleur ! ô jalousie !

Et comme si le spectacle qu'elle évoquait lui eût été une torture affreuse, elle se voilait la figure de ses deux mains et ses doigts se crispèrent sur sa face ; sa poitrine haletait et il s'en échappait de plaintifs gémissements et des accents de rage.

A coup sûr cette femme éprouvait une souffrance aiguë, violente, terrible, et cependant ses yeux n'avaient point de larmes. C'est que son cœur ne connaissait que deux sentiments : l'amour et la haine ! Croyant ne plus aimer, elle se livrait tout entière à la haine qui, elle, n'est point accessible aux larmes, mais seulement aux violences.

Il arriva un moment où Annika ouvrit sa porte et prêta l'oreille aux bruits de l'hôtel.

Le va-et-vient des domestiques, de l'office à la salle à manger, avait cessé et l'on entendait, vers les cuisines, un murmure de voix confuses. Cela indiquait que Marcelle et Phasis avaient quitté la salle à manger et que les domestiques étaient réunis pour prendre leur repas.

Elle s'avança à travers les couloirs jusqu'à l'appartement de Marcelle ; les épais tapis amortissaient le bruit de ses pas.

Le prince et Marcelle se tenaient dans un petit salon, où celle-ci passait habituellement ses soirées et recevait les quelques amis de Phasis qui avaient fait partie du conseil de Phasis l'instituant tuteur de Mlle Aubry. Ce petit salon s'ouvrait sur une galerie carrée entourant la cage de l'escalier.

Annika, certaine que les deux amants étaient là encore, fit l'obscurité dans la galerie en éteignant la lampe qui éclairait cette partie de l'hôtel, et, le poignard à la main, se blottissant dans un angle, derrière le piédestal d'une statue, elle attendit, toute frémissante, que Phasis sortit du salon et passât devant elle, pour l'assassiner.

Son attente fut longue et long aussi fut le supplice qu'elle endurait.

Elle entendait parfois la voix d'or de Marcelle qui résonnait, joyeuse, dans le silence de l'hôtel, et, dans ces moments, l'exaspération de sa colère allait jusqu'à la fureur et lui faisait concevoir le projet de pénétrer dans le salon et, là, sous les yeux de sa maîtresse, de poignarder Alexandre Phasis.

Cependant elle eut le courage d'attendre la sortie du prince.

Vers dix heures, la porte s'ouvrit et une soudaine lumière éclaira toute la galerie.

Le cœur d'Annika battait bien fort.

Sa main pressait convulsivement le poignard et elle se tenait prête à frapper. Alexandre Phasis sortit le premier, précédant Marcelle qui le suivait.

Annika fit un mouvement en avant, la main levée.

Mais à ce moment, la lumière du salon se projeta sur la figure du prince. Annika eut une exclamation de stupeur et se réfugia dans l'angle qu'elle venait de quitter.

— Ce n'est pas lui !... Ce n'est pas Alexandre Phasis ! murmura-t-elle.

L'émotion qu'elle éprouvait fut si grande que le poignard échappa de sa main et vint tomber sur le tapis à ses pieds.

La colère avait fait place à un tremblement de tout son être, à de l'effroi, à de la terreur.

— Ah ! se dit-elle j'ai été injuste et cruelle !... Alexandre Phasis n'est ni traître ni parjure... il est mort.

Cependant Marcelle, en trouvant la galerie plongée dans les ténèbres, pria le prince d'attendre et sonna un domestique.

Un valet se présentait aussitôt. Le domestique prit un des flambeaux de la salle à manger, et éclaira Phasia qui descendit.

Marcelle était restée appuyée sur la rampe échangeant avec le prince un avertissement.

Elle attendit là le retour du domestique qui avait accompagné Phasia jusqu'à la porte, et lui ordonna de rallumer la lampe.

Aussitôt une vive lumière inonda la galerie.

Marcelle se retourna pour rentrer dans le petit salon. Mais à ce moment, elle aperçut Annika, immobile et tremblante dans son coin.

Mademoiselle eut un geste de surprise et de mécontentement.

Elle ne comprit qu'une chose, c'est que l'étrangère était là pour l'espionner, pour espionner Phasia.

—Que faisiez-vous là ? lui demanda-t-elle d'une voix sévère.

—Est-ce donc ainsi que vous reconnaissez mes bontés pour vous ?... Tantôt je vous ai proposé de dîner avec le prince vous avez refusé sous un prétexte futile, et je vous trouve ici, écoutant aux portes sans doute, vous livrant à un vil espionnage. Votre conduite est odieuse. Si vous ne voulez pas que je vous considère comme une ingrate, comme la dernière des créatures, je vous somme de vous expliquer.

Annika était pâle et confuse. Et cependant il y avait dans son attitude et dans son regard un mélange singulier de joie et de crainte.

Elle essaya de s'excuser, bien timidement, mais sa voix se perdait dans des balbutiements sans suite et pleins d'incohérence.

Celle de Marcelle Aubry au contraire, se faisait irritée et violente.

Elle voulait savoir toute la vérité.

—La vérité, dit enfin Annika, relevant enfin la tête et semblant prendre une décision. Eh bien, vous la connaîtrez demain entière et complète, j'en prends l'engagement formel. Pardonnez-moi, madame, j'ai été folle jusqu'à ce jour ; mais la raison m'est revenue. Plaignez et aimez toujours un peu la pauvre Annika, car elle est à la fois bien heureuse et bien malheureuse.

Et sans attendre une réponse, Annika descendit vivement l'escalier et rentra chez elle.

—L'étrangère ! murmura Marcelle. Est-il bien bien sûr quelle ne soit pas complètement folle !...

Annika, rentrée dans sa chambre, s'y était renfermée, lorsque tout à coup un bruit de dehors attira son attention. Il se faisait comme une sorte de grattement sur la persienne de la fenêtre.

—Ah ! se dit-elle, je reconnais le signal. C'est Ybraïl, mon fidèle serviteur.

Elle se leva et courut à la fenêtre qu'elle ouvrit.

—Est-ce toi Ybraïl ? demanda-t-elle à voix basse.

—Oui, madame répondit une voix.

Alors elle entra ouvrit la persienne et, dans l'entrebaillement, aperçut un grand vieillard dont les lignes du visage avaient conservé la pureté de l'antique. Il portait de longs cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules.

—Que me veux-tu ? lui demanda Annika.

—Venez, madame, venez !... il y a du nouveau.

—Quoi donc ?

Il se pencha vers elle et, tout bas, murmura quelques mots à son oreille.

Puis, tout haut, il ajouta :

La voiture vous attend.

—Bien je te suis.

Le vieillard quitta la cour et rejoignit un coupé qui stationnait de l'autre côté de la rue, le coupé que conduisait habituellement Annika dans ce fastueux hôtel des Champs-Élysées où Marcelle l'avait vu entrer.

Peu après Annika, enveloppé d'une mante, quittait sa chambre, traversait vivement la cour, et, une fois dehors, s'élançait dans le coupé qui disparaissait aussitôt, emporté par un vigoureux trotteur.

VI

Cette soirée devait être fertile en incidents.

Quelques minutes après le départ d'Annika, un visiteur se présenta chez Marcelle.

C'était l'avocat qui avait guidé Alexandre Phasia de ses conseils dans le but de régulariser la situation de Mlle Aubry en ce qui concernait la succession de son père. De plus, il avait fait partie du conseil de famille. Ces bons offices lui donnaient tout naturellement des entrées chez Marcelle et il y faisait d'assez fréquentes visites. Marcelle Aubry lui était très sympathique.

Annoncé par un valet, il fut immédiatement reçu par la jeune fille.

—Que je suis aise de vous voir, dit Marcelle en tendant sa main à l'avocat ; j'avais des préoccupations ; des papillons noirs voltigeaient dans mon esprit, votre présence va chasser ceux-ci et celle-là.

—Si ma visite avait ce privilège ce me

serait une bien vive satisfaction, répondit l'homme de loi. Mais laissez-moi vous dire que préoccupations et papillons noirs ne vous ont rien fait perdre de votre beauté ; je vous trouve radieuse ce soir.

Vous avez vu le prince, je gage ?

—Oui ; il a dîné et passé la soirée ici.

—Bon ! je m'explique maintenant votre satisfaction. Toujours adoré le beau prince ?

—Toujours !... il est à la fois mon ami, mon époux... enfin il résume en lui toutes mes affections, toutes mes tendresses, et quoi qu'il arrive je n'aimerai jamais que lui.

—L'heureux homme ! Mais il s'agit d'autre chose : ce n'est ni pour vous faire des compliments ni pour envier le sort du prince Phasia que je suis venu ce soir.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Vous allez le savoir. Lors de ma dernière visite, j'ai aperçu chez vous une jeune fille, fort belle, que vous avez recueillie, je crois, et dont vous avez fait une demoiselle de compagnie.

—Vous voulez parler d'Annika ? fit Marcelle, dont la curiosité s'éveillait plus ardente encore des incidents qui venaient de se presser.

—Oui ! Une étrangère, n'est-ce pas ?

—En effet.

—Elle est toujours chez vous ?

—Toujours.

—Eh bien, je voudrais la revoir, je vous en dirai tout à l'heure le motif. faites-la venir, je vous prie, et retenez-la ici, en ma présence, pendant quelques instants, sous n'importe quel prétexte.

Ce désir singulier de l'avocat intriguait Marcelle. Quelles relations pouvaient exister entre homme de loi et sa demoiselle de compagnie ? Toutefois l'avocat promettant d'expliquer sa conduite, elle s'empressa de le satisfaire.

Elle sonna sa femme de chambre, et lorsque celle-ci se présenta, elle lui dit :

—Priez Mlle Annika de se rendre ici ; j'ai à lui parler.

—Oui, madame.

Après quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit de nouveau. L'avocat s'était placé dans un angle obscur du petit salon afin de mieux voir sans être vu.

Mais Marcelle et lui furent désappointés : C'était la femme de chambre qui revenait seule.

—Eh bien ? fit Marcelle.

—Mlle Annika n'est pas chez elle. Et comme il me semblait voir là un certain désordre qui paraissait indiquer un départ subit, j'ai été interroger le concierge. Mlle Annika a quitté l'hôtel il y a une demi-heure environ, après avoir reçu la visite d'un vieillard avec lequel elle s'est entretenue pendant quelques instants. Elle était enveloppée dans un manteau et portait quelque chose sous le bras. Sans doute est partie pour ne plus revenir.

—Partie ! s'écria Marcelle. Voilà qui est étrange !

Puis, se ravissant tout à coup :

—C'est bien ! ajouta-t-elle. Vous pouvez vous retirer.

Lorsque la domestique fut sortie, l'avocat prit aussitôt la parole.

—Si ce que nous venons d'apprendre est exact, dit-il, ce départ subit confirme un soupçon, un doute si vous préférez, qu'une ressemblance avait fait naître et que je regrette de n'avoir pas éclairci plus tôt.

L'inquiétude avait repris Marcelle.

—Relativement à Annika ? demanda-t-elle.

—Oui !

—Expliquez-vous.

—Voici. Il y a un mois environ, me trouvant au Comptoir d'Escompte pour y verser une somme en compte courant, je vis arriver là une jeune dame, distinguée, élégante, accompagnée d'un vieux domestique ; tous les deux prirent place à une grande table à côté de moi, et comme ils semblaient embarrassés pour dresser leur bordereau, après avoir échangé quelques paroles dans une langue qui m'était inconnue, ils s'adressèrent à un garçon de bureau ; celui-ci s'empressa de leur donner les indications qu'ils lui demandèrent. Il s'agissait du dépôt de cinq millions. L'importance de la somme me fit lever la tête et regarder un instant mes voisins. A ce moment, la dame releva sa voilette pour signer le bordereau, et j'aperçus une brune superbe, au teint mat, aux grands yeux noirs que rendaient plus éclatants encore une légère teinte de bistre. Je restai comme ébloui de cette beauté merveilleuse. Mais comme il n'est pas dans les habitudes d'un avocat d'être indiscret, je quittai la place aussitôt pour me rendre au guichet.

—Et cette dame ? fit Marcelle, gagnée par l'auxiété.

—Eh bien, cette dame, je l'ai revue, ici même.

—Et c'est ?

—Votre demoiselle de compagnie... ou son sosie !... Jamais ressemblance n'a été plus parfaite et plus surprenante. Même âge, même taille même distinction, même voix et mêmes traits.

—Voilà, chère madame, ce que je voulais vous dire. Je regrette de n'avoir pu me convaincre ce soir, par un nouvel et plus sérieux examen que je me suis pas trompé.

On comprend que cette révélation était

bien faite pour plonger Marcelle dans la stupeur et augmenter ses inquiétudes.

Tout indiquait que l'avocat ne se trompait point dans ses suppositions et qu'Annika était bien l'étrangère qu'il avait rencontrée au Comptoir d'Escompte, y faisant un dépôt de cinq millions ; Marcelle en voyait la preuve dans cette grande distinction qui l'avait tout d'abord frappée à la vue d'Annika, dans son langage recherché, dans ses façons bizarres qui, à certaines heures, devenaient hautaines et altières ; dans ses inexplicables agissements ; ses sorties mystérieuses du soir, ses visites à l'hôtel voisin, — lequel s'éclairait subitement pour la recevoir ; dans ses relations avec un vieillard qui semblait être le même que celui qui accompagnait l'étrangère au comptoir d'Escompte le même aussi que ce serviteur aperçu par Marcelle dans la fastueuse habitation des Champs-Élysées ; enfin dans ce départ subit et sans cause de sa demoiselle de compagnie.

Mais si l'étrangère aux cinq millions était la même personne qu'Annika, qu'était-elle venue faire chez Marcelle ? Pourquoi avait-elle imploré sa pitié ? Pourquoi ses mensonges ? A qui en voulait-elle ? Pas à Mlle Aubry, qu'elle ne connaissait pas et qui ne lui avait aucun mal, mais à Alexandre Phasia, sans doute.

Marcelle dans son affolement pour le prince, voulut, par tous les moyens possibles, mettre Phasia en garde contre le danger.

S'il eût été moins tard, elle se fût rendue aussitôt chez son cher prince ; mais elle en fut empêchée par un scrupule qui était bien dans les traditions que son amant lui inculquait ; c'est que la femme qui, bientôt, allait porter le grand nom de princesse Phasia, devait s'abstenir, même aux yeux de ses domestiques, de toutes démarches compromettantes. Or, se rendre à minuit chez Alexandre, c'était renoncer à rentrer chez elle avant le lendemain.

Elle en eût été bien heureuse, sans doute ; mais sa bonne renommée de future princesse en eût pu être atteinte, et il n'en fallait pas davantage pour qu'elle renouât à cette démarche.

Elle remit donc au jour suivant sa visite à Phasia.

A peu près à la même heure, un autre incident surgissait dans les Champs-Élysées.

Ce soir-là en quittant les bureaux de la préfecture de police, Pruchot dit à Camuzot :

—J'ai une proposition à te soumettre.

—Va ! répliqua Camuzot, je t'écoute.

—Allons faire un tour aux Champs-Élysées.

Camuzot, qui n'y entendait pas malice répondit :

—J'aimerais mieux autre chose. Par exemple : un bock en 5,000 bésigue et une bonne pipe auprès du poêle de la mère Briquet, place Dauphine. A moins cependant qu'il ne s'agisse d'une affaire de service, s'empressa-t-il d'ajouter. Ça tu sais, ça passe avant le bock, le bésigue et la pipe.

—Non ! répondit laconiquement Pruchot.

Et comme il souriait en clignant de l'œil d'une certaine façon, Camuzot subitement éclairé, s'écria :

—Attends donc !... C'est peut-être l'affaire d'Auvers-sur-Oise qui revient sur l'eau ? Je n'ai jamais pensé un seul instant que tu l'eusses sérieusement abandonnée, mais comme tu n'en parlais plus...

—Tu brûles, mon ami Camuzot ! tu brûles !

—Ainsi, tu as découvert quelque chose ?

—Beaucoup de choses !... Et maintenant, je réitère ma proposition : veux-tu venir faire un tour avec moi aux Champs-Élysées ?

Camuzot fit le salut militaire et répondit :

—A vos ordres, mon brigadier !

—En ce cas filons !

—Filons ! Je t'emboîte le pas. Nous causerons en route ?

—Parbleu !

Et les deux agents, se donnant le bras et longeant les quais, gagnèrent les Champs-Élysées.

VII

Pruchot et Camuzot arrivèrent aux Champs-Élysées un peu avant dix heures et, silencieusement, se mirent en embuscade dans l'allée voisine de l'avenue Gabriel.

Chose bizarre ! Pruchot, malgré l'engagement pris par lui, n'avait donné, en route, aucune explication à son compagnon, et Camuzot, devenu très humble, très modeste, depuis son aventure des côtes de Seine-et-Oise, s'était bien gardé d'interroger son ami. La supériorité intellectuelle de Pruchot, qu'il reconnaissait hautement, lui faisait accepter, sans mauvaise humeur, un rôle tout à fait secondaire dans leurs expéditions.

En face d'eux, dans l'avenue Gabriel, derrière une vaste grille servant de clôture de ce côté, on apercevait des massifs de lilas masquant un pavillon dont la toiture seule émergeait au-dessus des arbutus, et plus loin, au bout d'un jardin aux vastes pelouses, une masse sombre — l'habitation principale, sans aucun point lumineux sur toute sa façade. On eût dit, à cause de cette obscurité et de l'absence de tout bruit, que cet hôtel était inhabité.

Il s'écoula un temps assez long pendant lequel il ne s'échangea pas une parole entre les deux agents.

Tout à coup, un roulement de voiture se fit entendre vers le haut de l'avenue Gabriel, et deux points lumineux — des lanternes brillantes — surgirent soudain dans l'avenue. La voiture marchait à une allure rapide.

—C'est le coupé ! murmura Pruchot.

Et, tout bas, à l'oreille de Camuzot, il dit :

—Viens !

Rapidement il se porta sur le trottoir de l'avenue.

Camuzot le suivit.

A ce moment la voiture s'arrêta en face d'une petite porte voisine de la grille dont nous venons de parler. La portière s'ouvrit et du coupé descendit un grand vieillard, aux allures un peu lentes, qui se tint respectueusement à la portière ; puis une femme, jeune sans doute, car elle sauta lestement à terre.

Le vieillard ouvrit la petite porte, à l'aide d'une clé, et les deux personnages disparurent derrière les massifs de lilas. Pendant ce temps, le coupé disparaissait du côté de la rue Boissy d'Anglas.

—Tiens ! fit Pruchot, comme s'il se parlait à lui-même, elle n'est pas seule, ce soir !... Qui donc l'accompagne ?

—Elle ?... Qui ?... de qui parles-tu ? demanda Camuzot.

Mais Pruchot, sans répondre, s'approcha de la grille et se mit à regarder attentivement ce qui se passait derrière.

Bientôt un bruit de portes et de fenêtres, s'ouvrant et se refermant, se fit entendre. La lumière apparut, ça et là, dans l'hôtel, l'inondant d'une soudaine clarté, et, comme par enchantement, à la place de la solitude qui semblait y régner tout à l'heure, le mouvement et la vie surgirent tout à coup.

—C'est bizarre ! murmura Pruchot.

Une pareille réception, cette illumination soudaine ne peuvent être réservées à une simple demoiselle de compagnie !... Qui donc est cette Annika ?... Eh ! mais, peut-être l'étrangère qui habite cet hôtel et qu'on nomme Reine de Nuit !... Il faudra que je m'en assure et que je trouve le moyen de m'introduire là-dedans.

Puis, prenant Camuzot par le bras, il l'entraîna de l'autre côté de l'avenue, sous les arbres.

—Tu me demandais qui était cette femme, je crois ! lui dit-il.

—Oui !

—Eh bien, c'est la demoiselle de compagnie de Marcelle Aubry !

—Marcelle Aubry n'est donc pas morte ? s'écria Camuzot.

—Non !

—Et tu l'as retrouvée ? demanda l'agent d'une voix qui laissait percer toute l'admiration que lui inspirait son brigadier.

—Mon Dieu, oui. Elle demeure là, tout près, dans le faubourg.

—Tu sais peut-être aussi pourquoi et comment elle a quitté la maison de son père ?

—Egalement ! Elle était amoureuse du prince Phasia, et c'est avec l'aide et le concours de celui-ci qu'elle a abandonné le Mesnil.

—Ah bah ! fit Camuzot stupéfait.

Puis, avec un accent qui exprimait à la fois le regret et le reproche :

—Et tu ne m'as pas associé à tes découvertes !... Je ne suis donc plus ton Pylade, comme disent nos camarades ?... Que va-t-on penser de moi à la sûreté ?... Fini, Camuzot !... bon à rien... inutile, quoi !

—Eh non, bêta !... et la preuve, c'est que nous voilà tous les deux ici... inséparables comme toujours... c'est que, à la Préfecture, on ne sait rien de ce que je viens de t'apprendre, et que, s'il y a quelque honneur à gagner plus tard, dans la poursuite que nous allons entreprendre, il t'en reviendra la moitié.

—C'est vrai, cela ? fit Camuzot très ému.

—Bon ! vas-tu douter de ma parole maintenant !

—Ah ! mon ami... Ah ! mon cher camarade !... je...

Pruchot l'interrompit.

—Assez de sentiment ! dit-il brusquement, et gardons les effusions pour l'heure du bésigue et de la pipe. Il s'agit pour le moment d'avoir du flair et de l'œil.

—J'en aurai !

—Je l'espère bien !... Mais tu sais, pas trop de zèle !

—Pour le quart d'heure la consigne est de ne rien faire sans consulter son brigadier.

—Ça !... ça y est !... Mais laisse-moi te demander pourquoi nous ne mettons pas le grappin sur le prince.

—Pas même, mon vieux ! d'abord, parce que nous n'avons aucune preuve de la participation de Phasia à la fuite de Marcelle ; ensuite, parce que la mort de M. Aubry a éteint l'action légale et

qu'aujourd'hui le prince est très régulièrement le tuteur de sa maîtresse encore mineure. Oh ! très malin ou très bien conseillé, ce prince Phasia !

—Alors, qui l'empêche d'épouser Marcelle Aubry ? fit Camuzot.

—Personne !

—Le père était riche, je crois !

—Oui... deux à trois millions !

—Hé ! C'est une jolie dot... même pour un prince de Mingrédie.

—Certes ! Mais ce personnage est plus malin que tu ne le supposes... Il espère avoir les millions sans épouser Marcelle.

Camuzot eut un haut-le-cœur.

—Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce donc, en réalité ce monsieur ?

—C'est ce qu'il faut savoir... et c'est ce que nous saurons bientôt, mon vieux, si mes prévisions ne me trompent pas. Ami Camuzot, je flaire quelque chose de considérable !

—Quoi ?

—Je l'ignore ; mais ça se corse diablement, car tu ne sais pas tout encore. J'ai fait une nouvelle découverte...

—Concernant le prince ?

—Peut-être !... Apprends donc que cette femme que nous venons de voir descendre d'un coupé et entrer dans cet hôtel, et qui s'est introduite chez Mlle Aubry à titre de lectrice ou de demoiselle de compagnie, ne serait point ce qu'elle semble être, c'est-à-dire une fille pauvre, sans famille, abandonnée. Sa conduite et ses agissements sont bizarres et mystérieux. Qu'est-elle en réalité ? une grande dame étrangère je suppose. Mais en ce cas, pourquoi a-t-elle imploré de Mlle Aubry de modestes fonctions dans sa maison ? Quel but espère-t-elle atteindre ? Est-ce une curiosité ou une vengeance qu'elle veut satisfaire ? La curiosité ne s'explique ; quant à la vengeance c'est autre chose...

—Une vengeance contre Mlle Aubry ?

—Contre Mlle Aubry ou son amant... contre les deux peut-être, car s'il s'agit d'un amour trompé, de jalousie, on ne sait jusqu'où peut aller la haine d'une femme ! Bref, ce sont toutes ces choses qu'il faut savoir, et c'est à quoi nous allons nous employer... sans perdre de vue les actions du prince. Tu le vois ce n'est pas la besogne qui va nous manquer !

—En effet.

—Et de la bonne je m'en flatte, car si nous arrivons, comme je l'espère, à quelque importante découverte, cela rachètera notre échec d'Auvers-sur-Oise.

Tout en parlant ainsi Pruchot promenait son regard dans l'allée plantée d'arbres où il se trouvait avec Camuzot.

Juste en face d'eux, à une distance d'une centaine de mètres surgit un point noir, une ombre mouvante. C'était un homme drapé dans un manteau et qui marchait lentement dans l'allée.

Pruchot l'aperçut et fit un geste de contrariété !

—Encore cet homme ! dit-il tout bas. C'est la troisième fois et à la même heure que je le rencontre ici... est-ce que ce serait un collègue !... Nous allons bien voir.

Il prit le bras de Camuzot, et tous les deux marchèrent en avant comme s'ils allaient à la rencontre du personnage.

Mais, celui-ci en les voyant, ouvrit vers la gauche et prit l'avenue Gabriel. Il se trouvait alors en pleine lumière.

—Regarde cet homme, dit Pruchot à l'oreille de Camuzot, et dis-moi si tu ne connais pas en lui quelqu'un de chez nous.

Du passant, on ne voyait que le profil — une médaille antique — avec toute sa barbe taillée en pointe ; il se drapait à l'espagnole dans son manteau et tenait à la main un long stick.

—Non ! fit Camuzot ; mais à cette distance, à la lumière et bien grisé, on peut défigurer l'œil le plus malin.

La pensée qu'il se trouvait en présence d'un collègue, se livrant aux mêmes investigations que lui, semblait être fort désagréable.

Il laissa passer le personnage et ne se retourna que lorsque celui-ci devait être déjà loin.

L'inconnu était devenu invisible.

—gh bien ! fit Pruchot, qu'est-il devenu ?

—Eh bien ! fit Pruchot, qu'est-il devenu ?

Ils revinrent sur leurs pas comme des promeneurs.

L'homme au manteau s'était embusqué derrière un arbre et restait là, immobile, les yeux fixés vers le haut de l'avenue, comme s'il guettait quelqu'un.

Pruchot marcha résolument vers lui.

Il lui suffit d'un seul regard pour s'assurer qu'il n'était point en présence d'un agent de la Sûreté.

C'était un homme jeune encore — 25 ans environ — de haute taille, souple et vigoureux ; il portait les cheveux courts sous un feutre mou, et une barbe noire, très soyeuse. Les ailes de son chapeau cachaient à demi sa figure et laissaient voir cependant de grands yeux noirs, très vifs, une peau mate et des traits d'une régularité de statue grecque. Sa main gantée pressait fiévreusement le stick qu'elle tenait

homme était un étranger. Tout en lui l'indiquait, au surplus, aussi bien son type de physionomie que son costume.

L'agent salua.
— Monsieur, dit-il, depuis plusieurs jours je vous rencontre à cet endroit des Champs-Élysées et à la même heure ; si vous y venez en simple promeneur, je n'aurais rien à y voir ; mais votre but est tout autre, il me semble, et cela m'autorise à vous demander qui vous êtes et ce que vous faites ici, guettant dans l'ombre les passants.

L'inconnu releva la tête et contemplant fixement Pruchot, lui demanda d'un ton hautain :

— De quel droit m'interrogez-vous ? Camuzot s'était approché.

— Je vais vous le dire, répondit Pruchot ; mon ami et moi nous sommes agents de l'État, chargés spécialement de la surveillance des étrangers. Vos allures indécises, votre présence dans les Champs-Élysées depuis plusieurs soirs de suite et le soin que vous prenez de ne pas être vu, ont éveillé notre attention. Maintenant que vous savez qui nous sommes, je renouvelle ma question et je vous engage à y répondre catégoriquement ; qui êtes-vous et qu'attendez-vous ici ?

Tout cela avait été dit froidement et sur le ton de la conversation ordinaire.

L'inconnu allait y répondre. Mais il s'arrêta soudain à un bruit de pas résonnant sur le sol, durci par la gelée, de l'avenue Gabriel.

Quelqu'un passait là, derrière lui. Il se retourna vivement.

C'était le prince Phasis qui, en sortant de chez Marcelle, avait été faire une visite dans une maison des Champs-Élysées.

Il rentrait chez lui à pied.

L'inconnu, en apercevant Phasis, eut un mouvement aussitôt réprimé, mais qui ne fut pas perdu par Pruchot.

— Celui-ci connaît celui-là ! pensa-t-il. Et comme la piste lui semblait bonne à suivre, il s'empessa de dire :

— C'est sans doute ce monsieur que vous attendiez ?

L'étranger semblait ému ; ses yeux lançaient des éclairs et ses doigts se crispèrent sur son stick.

Au lieu de répondre, il s'empara du poignet de Pruchot et le serrait convulsivement, il demanda :

— Quel est cet homme ?... Dites !... le savez-vous ?

— Très bien... à cause de mes fonctions, je connais tous les étrangers qui habitent Paris depuis un certain temps... C'est le prince Alexandre Phasis un Min-grélien.

— Lui ! s'écria soudainement l'inconnu. — Eh ! mais il me semble que vous le connaissez aussi, vous, dit Pruchot avec un sourire.

L'inconnu avait repris tout son calme. — Non ! répliqua-t-il froidement. Et même, s'empessa-t-il d'ajouter, il me serait agréable de savoir depuis combien de temps ce prince Phasis est à Paris. Répondez, je vous prie.

Cela avait été dit avec un ton d'autorité et de commandement qui en imposa aux deux agents. Ils subissaient malgré eux l'espèce d'ascendant moral qui se dégageait de la personne et du ton de leur interlocuteur.

S'abandonnant à cette impression, Pruchot répondit :

— Depuis un an environ.

— Et qu'y fait-il ?

— Pardieu ! comme tous les riches étrangers, il mène la haute vie... la vie à grandes guides. Vous m'entendez, je suppose ?

— Oh ! parfaitement. Alors il est riche, ce prince ?

— Très riche, dit-on.

— Où demeure-t-il ?

— En face du jardin des Tuileries, rue Saint-Florentin.

— Bien obligé ! fit l'inconnu avec un geste de grand seigneur et s'apprêtant à quitter la place.

Mais ce mouvement avait rompu le charme — on, si l'on préfère, l'influence dominatrice subie par Pruchot.

— Oh ! dit-il d'un ton un peu gouaillier, ne se quitte pas ainsi ; à votre tour de répondre, monsieur, et de me dire qui vous êtes.

— Moi ! fit l'inconnu ; mais rien de plus simple, je suis étranger... de la Russie orientale ; j'habite Paris depuis quelques jours avec mes compagnons, des musiciens tziganes qui se font entendre dans les soirées où on les appelle, et je demeure Chaussée de la Muette, No 5.

— Votre nom ?

L'inconnu ouvrit son manteau, et de la poche de sa redingote boutonnée tira un petit portefeuille dans lequel il prit une carte qu'il remit à Pruchot, de ce geste noble que l'agent lui connaissait.

— Voici ! dit-il.

Il rejeta le pan de son manteau sur son épaule gauche, fit de la tête un signe protecteur et disparut en remontant le Champs-Élysées.

Pruchot s'était approché d'un réverbère pour lire le nom gravé sur le vélin.

Il eut un soubresaut et poussa un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ? demanda curieusement Camuzot.

Mais au cri du brigadier succédait un

rire éclatant.

— Viens ! viens ! dit-il joyeusement et en prenant le bras de son compagnon. M'est avis, mon camarade, que nous allons prendre une fière revanche.

VIII

Marcelle avait passé une très mauvaise nuit, toute pleine de songes funèbres et de cauchemars. Éveillée ou endormie, un seul homme occupait l'esprit de Marcelle ! Alexandre Phasis ! et dans cette nuit-là, son cerveau, surexcité par l'incident de la veille, n'avait pas manqué de se peupler de visions foudroyantes, toujours les mêmes, sous des aspects différents : Phasis mort ou mourant... Phasis perdu pour elle... Phasis succombant sous les coups d'assassins.

Mais ce fut bien autre chose quand, à son réveil, sa femme de chambre lui mit sous les yeux le poignard, tombé des mains d'Annika, la veille, dans la galerie, et qu'un domestique avait ramassé !

La trouvaille de ce poignard, juste à l'endroit où se tenait Annika au moment où Marcelle l'avait aperçue, ne laissait plus de doute à celle-ci sur les intentions criminelles de sa demoiselle de compagnie. Qui elle avait voulu assassiner le prince, tout le démontrait ; l'obscurité faite à dessein pour faciliter le guet-apens et qui ne pouvait être que son œuvre, le poignard trouvé dans la galerie, et la fuite d'Annika le soir même. Une circonstance quelconque l'avait empêchée d'accomplir son crime, et, se sachant découverte, elle s'était enfuie pour échapper aux responsabilités qui pesaient sur elle.

Marcelle fit atteler sa voiture, s'habilla à la hâte et dès qu'elle fut prête, se rendit chez Alexandre Phasis.

Nous savons qu'il demeurait rue Saint-Florentin. C'est-à-dire à quelques minutes de chez Marcelle.

La figure de la jeune fille, si fraîche, si reposée d'habitude, avait conservé les traces d'une douloureuse insomnie. Le ton ambre de sa peau s'était transformé en une pâleur malade, et ses yeux avaient perdu leur éclat et leur magique rayonnement.

Le prince parut frappé de ce changement.

Il courut à elle, tout inquiet, la fit asseoir sur un divan et se mit à genoux devant elle, la contemplant de ce regard fascinateur qui affolait Marcelle.

— Qu'avez-vous, Marcelle ?

— Qu'avez-vous, ma chère aimée ? lui demanda-t-il. Hier soir je vous ai laissée belle, souriante, heureuse, et ce matin je vous retrouve toute pâle, comme inquiète et affligée. Que s'est-il donc passé de fâcheux dans votre existence depuis hier ?

Celle-ci, bien heureuse de ces marques de tendresse qui gonflaient son cœur de joie, de ses yeux, tour à tour, s'échappait des larmes et des sourires.

— Tu pleures ! reprit Alexandre. C'est donc bien grave ?

— Oui, répondit-elle, car, depuis hier, je suis la plus malheureuse des femmes !

— Toi ! toi ! s'écria Alexandre.

— Hélas ! c'est que depuis hier, je sais que les plus grands dangers planent sur ta tête... Je sais que ta vie est menacée, je sais qu'on a voulu attenter à tes jours !

— Oh ! dit Alexandre avec un geste de superbe assurance, qui donc avait conçu ce projet ?

— Une ennemie... une ennemie perfide !

— Une femme ?

— Oui ! une femme à qui j'avais ouvert ma maison, une femme à qui j'avais donné toute ma confiance et un peu de mon amitié... une femme habile à toutes les comédies... une femme que tu connais sans l'avoir jamais vue.

— Qui donc ?

— Annika cette jeune étrangère dont j'avais fait ma demoiselle de compagnie.

— Est-ce bien sérieux, mon adorée, ce que vous me dites là ?

— Tu vas en juger. Hier, il t'en souvient sans doute, l'escalier, au moment de ton départ, n'était plus éclairé ! On avait éteint la lampe. Je t'avais accompagné sur la galerie, et là, trouvant cette partie de l'hôtel plongée dans les ténèbres, sur l'ordre que je donnai un domestique te reconduisit, avec de la lumière, jusqu'à la porte.

— Tout cela est très exact.

— J'étais restée près de la lampe, prêtant l'oreille au bruit de tes pas et attendant que l'on fit de nouveau de la lumière dans l'escalier. Au moment où je me retournai pour rentrer dans mon boudoir j'aperçus, blottie dans l'ombre, Annika, la tête basse, toute tremblante.

— Que faisait-elle là ?

— Je le lui demandai.

— Troublée par mes questions, elle balbutia et ne sut que répondre. Finalement elle me dit que le lendemain je saurais toute la vérité. Puis elle disparut.

— Jusque-là, j'avais attribué les bizarreries de sa conduite, l'incohérence de ses propos à un dérangement d'esprit ; elle-même m'avait dit plusieurs fois : « La raison m'abandonne à certains jours, à certaines heures. Plaignez-moi, je suis la

première à en souffrir ». Était-ce un nouvel acte de folie qu'elle venait de commettre ? J'étais disposée à le croire.

— Mais bientôt survint notre ami, M. Paulus. Sa visite avait un but très sérieux. Il voulait voir Annika et me pria de la faire appeler. J'avais oublié de te dire que ma demoiselle de compagnie sortait fréquemment le soir, et qu'une voiture, qui l'attendait dans la rue, la conduisait vers un somptueux hôtel des Champs-Élysées. On m'avait instruite de ces sorties et je m'étais assurée par moi-même de l'exactitude du renseignement. Mais cette fois Annika avait quitté la maison pour n'y plus revenir. Elle s'était enfuie précipitamment.

— C'est alors que M. Paulus m'expliqua pourquoi il m'avait priée de faire appeler Annika. Il croyait reconnaître en elle une dame étrangère qu'il avait rencontrée au Comptoir d'Escompte, y faisant le dépôt d'une très grosse somme, cinq millions, je crois.

La ressemblance était frappante, me dit-il, et il voulait s'assurer en revoyant Annika et en l'entendant parler qu'il ne s'était pas trompé. Le départ subit d'Annika, accompli dans les conditions dont je viens de parler, donnait une grande consistance aux soupçons de M. Paulus. Cela était inquiétant. Pourquoi une étrangère, riche à millions, avait-elle sollicité auprès de moi une si modeste place ? J'en concevais de vives appréhensions justement motivées par la haine de ton souverain et l'exil que t'impose cette haine.

— Paulus se sera trompé ! fit Alexandre ; il n'y a là qu'une ressemblance.

— Attends, tu ne sais pas tout.

— Il y a autre chose ?

— Oui, et bien autrement grave. Ce matin, on a ramassé chez moi, dans la galerie où j'avais trouvé Annika, et juste à la place où elle était, un poignard, à coup sûr, il lui appartenait ; elle s'en était servie pour frapper quelqu'un... toi, sans doute, à ta sortie de mon appartement, et c'est pour faciliter son crime qu'elle avait éteint la lampe. Le courage lui aura manqué au dernier moment, ou bien ma présence l'aura empêché d'accomplir son funeste projet.

— Quoi qu'il en soit, toutes ces choses, difficilement inexplicables autrement que par une haine disposée à recourir jusqu'à l'assassinat pour se satisfaire, ont fait naître en moi les plus effrayables craintes. Songe donc si je te perdis, il ne me resterait plus qu'à mourir !... Je viens te supplier de te tenir en garde contre les embûches et contre les guet-apens. Je le répète, cette femme ne peut être qu'une ennemie.

— Cette femme est une pauvre folle, tu l'as dit toi-même, répliqua le prince. Crois-le bien, je n'ai rien à redouter d'elle, ni de personne : ajouta-t-il avec un sourire.

— Ah ! fit Marcelle, je serais plus tranquille si tu la connaissais, si tu l'avais vue !... Ce sera le tourment de ma vie, une angoisse perpétuelle, ne savoir qu'il y a de par le monde, à Paris près de toi peut-être, une femme inconnue dont le rêve est la vengeance et qui, déjà, a tenté de t'assassiner.

Marcelle jeta ses deux bras autour du cou d'Alexandre et l'attira vers elle.

— Mon beau prince, reprit-elle, ton ne m'appartient pas et je suis prête sur ce point à toutes les indulgences. Prends pitié de ma frayeur et de mes craintes, ouvre-moi ton cœur, dis-moi toute la vérité. Tu me le promets, n'est-ce pas ? Mieux que cela encore : Jure-le moi par notre amour.

— Quoi que tu me demandes, dit-il, je te donne ma parole de prince, je jure par notre amour, d'y répondre en toute sincérité.

— Eh bien, là-bas, dans ton pays, quand tu as dû le fuir, ne laissais-tu pas derrière toi une femme aimée, une fiancée ?

— Non ! non ! affirma Alexandre ; mon cœur était libre, je n'avais personne ; je ne laissais derrière moi ni maîtresse, ni fiancée.

— C'est bien vrai ?

Phasis étendit la main en avant et, d'une voix solennelle, dit :

— Je le jure !

— Et depuis, en France, à Paris ?

— Je n'aime et n'ai aimé que toi.

— Ah ! s'écria-t-elle, si tu savais combien tu me rends heureuse !... Je t'adore !

Et ses lèvres s'unirent à celles d'Alexandre Phasis dans un ardent baiser.

L'entrée d'un laquais mit fin à cette scène entre les deux amants.

Il apportait une lettre qu'un domestique en riche livrée venait de déposer chez le prince.

Le subtil parfum qui s'en dégageait et l'écriture féminine de l'enveloppe, parfaitement reconnaissable, attirèrent l'attention de Marcelle.

Avant que Phasis eût ouvert cette lettre, Marcelle, reprise d'inquiétude, lui dit :

— C'est d'une femme !

— Il se peut, répondit le prince en souriant, mais j'affirme que cette écriture m'est inconnue.

Il présenta le pli à Marcelle.

— Ouvrez vous-même, ma belle jeunesse !

— Tu es bon ! dit-elle.

Et elle déchira l'enveloppe.

C'était d'une femme, en effet, d'une femme qui signait : « princesse Swani ». Elle demandait, en termes assez vagues, au prince Alexandre Phasis de vouloir bien passer à son hôtel, situé au faubourg St-Honoré, No....

— Tu connais cette princesse ? demanda Marcelle.

— Du tout : mais son nom est celui d'une très riche et très noble famille Géorgienne établie en Mingrélie.

— Tu iras la voir ?

— Je n'ai aucune raison pour m'abstenir de cette visite, et j'ai peut-être beaucoup à gagner en la faisant... Certaines influences peuvent aider puissamment aux démarches de l'ambassade russe, afin de me faire rentrer en grâce auprès de mon souverain... Ce serait mon mariage à bref délai !

— Alors, c'est aujourd'hui que tu iras chez cette princesse ?

— Aujourd'hui même.

— Sois prudent !

— La prudence est la vertu des exilés, ma chère Marcelle, et je n'y ai jamais failli.

— En ce cas, à ce soir, dit la jeune fille ; tu viendras m'apprendre si cette princesse est jeune et belle.

Alexandre, après le départ de Marcelle, prit le billet de la princesse Swani, le relut avec soin et resta tout songeur pendant quelques minutes.

— C'est une bien grosse partie que je vais jouer là ? se dit-il tout haut et comme s'il eût pris une résolution ; mais l'audace m'a toujours réussi et c'est le seul moyen que j'ai de me rendre inattaquable.

Il sonna un domestique.

— Le déjeuner ? fit-il au valet.

— Monseigneur est servi.

A suivre.)

UN DRAME SANGlant

Un prêtre tué par un fou

Paris, 2.—On mande de Saint-Lô que l'abbé Elie, chapelain de l'établissement d'aliénés de Pont-l'Abbé-Picauville, vient d'être tué par un fou dans les circonstances suivantes :

Vers trois heures de l'après-midi, l'abbé Elie, accompagné de M. Finot, entrepreneur, de l'abbé Moulin, second chapelain et de la supérieure, visitait les travaux de construction qui se font dans cet établissement. Une quinzaine d'hospitalisés y sont employés aux terrassements et au transport des matériaux.

L'abbé Elie regardait les travaux de zinguerie qui se font au réservoir, et les personnes qui l'accompagnaient s'étaient à peine éloignées de quatre à cinq mètres qu'un fou, qui travaillait près de lui, saisit un louchet et lui en asséna un terrible coup sur la tête.

Le malheureux prêtre tomba à la renverse en prononçant ces seules paroles : « C'est fini. » On se précipita autour de lui et on le releva. Il voulut marcher, mais ses forces l'abandonnèrent et c'est sur un fauteuil qu'on dut le transporter dans sa chambre, où il expira quelques instants plus tard.

Un drame épouvantable

Une mère égorge ses enfants

Colombus, Ohio, 3.—Un drame épouvantable, encore enveloppé de mystère, s'est déroulé au Park Hotel de cette ville.

Une femme très convenablement habillée, prétendant se nommer Mme Williams et venir de Grove City, est descendue ces jours derniers au Park Hotel avec ses trois enfants, Harry, âgé de sept ans, Maud, âgée de douze ans, et Annie, âgée de treize ans. Elle a pris une chambre à deux lits ; occupant l'un avec sa fille aînée, et faisant coucher ses deux autres enfants dans l'autre. On ne sait pas au juste ce qui s'est passé pendant la nuit de dimanche à lundi dans la chambre occupée par la prétendue Mme Williams et ses enfants. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mme Williams s'est levée de très bonne heure lundi matin, et est partie en recommandant à Annie de ne s'approcher, sous aucun prétexte, du lit où étaient couchés les deux autres enfants.

Cependant, vers midi, une servante étant entrée dans la chambre, a soulevé le drap du lit dans lequel étaient couchés Harry et Maud, et a découvert que les deux enfants étaient morts. Ils avaient eu la gorge coupée, pendant leur sommeil, sans aucun doute, avec un rasoir que l'on a retrouvé au pied du lit.

En dépit des plus actives recherches, il n'a pas été possible de retrouver la trace de la prétendue Mme Williams. L'opinion de la police était qu'elle avait dû égorger ses plus jeunes enfants pendant la nuit dans un accès de folie, et qu'elle était allée se noyer ensuite. Mais Mme Williams a été retrouvée et arrêtée depuis.

LES FRANÇAIS A MADAGASCAR

Ils capturent plusieurs villes et villages

Le commandant des Hovas tué durant le combat

Berlin, 3.—Le correspondant allemand du journal le *Tagblatt*, à Madagascar, télégraphie que les Hovas ont chassé les marchands français de Marondava. L'escadre française assistée des troupes, a capturé Maroway, Laspica, Mahumao et Betsiooka. Le commandant en chef des hovas a été tué. Les français n'ont éprouvé aucune perte. Il est ramené que les français ont aussi capturé le fort Dauphin.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Et leurs colonies africaines

Londres, 3.—A la chambre des communes, sir Edward Grey, sous-secrétaire des affaires étrangères, a dit que la question de savoir si la vallée du Nil située entre les lacs et la frontière sud de l'Égypte était dans la sphère d'influence anglaise avait fait le sujet d'une discussion en 1894, mais que l'on n'était pas parvenu à la résoudre d'une façon définitive. L'Angleterre, dit sir Edward Grey, ne reconnaît pas le Mahdi ; elle ne nie pas non plus les droits de l'Égypte sur le Haut-Nil.

Le correspondant de la *Pall Mall Gazette* fait allusion à ce qu'il appelle « l'extravagance hystérique » de la presse française à l'égard de l'Angleterre et prête les paroles suivantes à M. H. Rochefort : « La France se soumet à une série d'humiliations en envoyant des navires de guerre à Kiel pour sauver les vainqueurs de Wœrth et de Wissembourg. Mais, ce qui est pire que tout cela, elle a enduré les insultes de la Grande-Bretagne sans protester. Pourquoi ne voile-t-elle pas son drapeau ? »

Le *Temps* demande des excuses ou des mesures de représailles et dit : « Les discours de sir Ashmead Bartlett, simple yankee, et de M. Curzon, commis voyageur d'Orient, n'ont pas la plus légère importance, mais nous sommes énormément surpris des sorties de sir Edward Grey et de M. Chamberlain. »

Les tremblements de terre

Comment ont les prévient au Japon

La revue italienne *Natura ed Arte* nous indique un procédé à la fois simple et curieux dont usent les Japonais pour être prévenus de l'imminence d'un tremblement de terre.

Ils ont remarqué que l'aimant perd, paraît-il, toute sa force d'attraction quelques instants avant que se manifestent les premières secousses.

Ils suspendent donc, dans les maisons, un aimant à une barre de fer ; à l'approche du cataclysme, celui-ci se détache de lui-même et tombe sur une sorte de gong en produisant un son de cloche qui donne l'alarme aux habitants du logis et leur indique qu'il est grand temps de sortir.

Si réellement l'observation des Japonais est juste, — et l'on pourrait arriver à la vérifier, — leur ingénieux système d'avertissement mériterait d'être répandu dans ceux des pays qui sont exposés à des catastrophes résultant de commotions terrestres.

DECES

Pagau.—A St-Roch, le 1er avril, à l'âge de 60 ans et 3 mois, dame Adèle de la Bulgée, épouse de feu Jacques Pagau, en son vivant menuisier.

Châteaufort.—Le 29 mars, Marie Blanche à l'âge de 3 ans et 10 mois, enfant de Geo. P. Châteaufort, écrivain notaire.

Mongé.—Décédée à Montréal, le 25 du courant, à l'âge de 28 ans, dame Mary Cook, épouse de feu Jean-Baptiste Mongé.

Fraser.—Décédée ce matin à l'âge de 80 ans, Mme Florie Roy, veuve de Pierre Fraser.

Laforte.—A St-Roch de Québec, le 28 mars, dame Eléonore Marois, veuve de feu Edouard Latorie, cordonnier, âgée de 60 ans et 8 mois.

Dufresne.—A Deschambault, est décédé accidentellement, George Dufresne, âgé de 27 ans.

Chevalier.—A St-Jochim, le 27 du courant, à l'âge de 48 ans, dame Marie Elodie Poulin, épouse de Stanislas Chevalier.

Bédard.—Le 26 mars 1895, à l'âge de 53 ans, dame Charlotte Bourbeau, épouse de feu Simon Bédard.

Roberge.—Le 27 mars, Joseph Octave Roberge, confiseur.

Lafance.—Le 30 mars, au faubourg St-Jean, à l'âge de 35 ans, dame Marie-Louise Morin, épouse de David P. Arthur Lafance.

Lemieux.—Ce matin, 30 mars, à l'âge de sept ans et demi, Marie Marguerite, enfant bien-aimée de F. X. Lemieux, écrivain, avocat.

Lamothe.—Le 30 mars, à l'âge de 43 ans, dame Delina Dion, épouse de feu Firmin Lamothe, menuisier.

Létourneau.—Le 30 mars 1895, à l'âge de 53 ans, dame Caroline Richard, épouse de feu Valère Létourneau, en son vivant boucher.

Lachance.—A Lévis, le 30 du courant, à l'âge de 37 ans et 4 mois, Marie Adèle Lachance, fille de feu Napoléon Lachance.

Laliberté.—A St-Nicolas, le 30 mars 1895, chez son fils, M. Nazaire Laliberté, maître de poste, sieur Chrysostome Laliberté, à l'âge de 81 ans.